

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1924

THÈSE

523
N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

GEORGES RENOUX

Externe des Hôpitaux

Né à Versailles, le 30 Août 1898

L'Assistance aux Enfants du premier Age

A PARIS

au XVI^e et au XVII^e Siècle

Président : M. MARFAN, Professeur

PARIS

AMÉDÉE LÉGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1924

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ANNÉE 1924

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

GEORGES RENOUX

Externe des Hôpitaux

Né à Versailles, le 30 Août 1898

L'Assistance aux Enfants du premier Age

A PARIS

au XVI^e et au XVII^e Siècle

Président : M. MARFAN, Professeur

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1924

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNÉO.
Physiologie.	Ch. RICHET.
Physique médicale.	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale.	DESGREZ.
Bactériologie.	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale.	SICARD.
Pathologie chirurgicale.	LECÈNE.
Anatomie pathologique.	LETULLE.
Histologie.	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.	RICHAUD.
Thérapeutique.	CARNOT.
Hygiène.	Léon BERNARD.
Médecine légale.	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER.
Clinique médicale.	GILBERT.
	CHAUFFARD.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance.	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques . . .	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.	TEISSIER.
Clinique chirurgicale.	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.	De LAPERSONNE
Clinique urologique.	LEGUEU.
Clinique d'accouchements.	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.	J -L FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	BROCA Auguste.
Clinique thérapeutique médicale.	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI Pathologie médicale
 ALGLAVE Pathologie chirurgi-
 cale
 AUBERTIN Pathologie médicale
 BASSET Pathologie chirurgi-
 cale
 BAUDOUIN Pathologie médicale.
 BINET Physiologie.
 BLANCHETIERE Chimie biologique.
 BRANCA Histologie.
 BRULÉ Pathologie médicale.
 BUSQUET Pharmacologie et ma-
 tière médicale.
 CADENAT Pathologie chirurgi-
 cale
 CHAMPY Histologie.
 CHIRAY Pathologie médicale
 CLERC Pathologie médicale.
 DEBRÉ Hygiène
 I. de JONG Anatomie pathologi-
 que.
 DUVOIR Médecine légale.
 ÉCALLE Obstétrique.
 FIESSINGER Pathologie médicale.
 FOIX Pathologie médicale.
 GARNIER Pathologie expéri-
 mentale.
 HARVIER Pathologie médicale.
 HEITZ-BOYER Urologie.
 HOVELACQUE Anatomie.
 JOYEUX Parasitologie.

MM.

LABBÉ (Henri) Chimie biologique.
 LARDENNOIS Pathologie chirurgi-
 cale.
 LE LORIER Obstétrique.
 LEMAITRE Oto-rhino-laryngolo-
 gie.
 LEMIERRE Pathologie médicale.
 LÉVY-SOLAL Obstétrique.
 LHERMITTE Pathologie mentale.
 LIAN Pathologie médicale.
 MATHIEU Pathologie chirurgi-
 cale.
 METZGER Obstétrique.
 MOCQUOT Pathologie chirurgi-
 cale.
 MONDOR Pathologie chirurgi-
 cale
 MOURE Pathologie chirurgi-
 cale.
 MULON Histologie
 PHILIBERT Bactériologie.
 RIBIERRE Pathologie médicale.
 RICHET Fils Physiologie.
 ROUVIÈRE Anatomie.
 STROHL Physique médicale.
 TANON Pathologie médicale.
 TIFFENEAU Pharmacologie et ma-
 tière médicale.
 VAUDESCAL Obstétrique.
 VERNE Histologie.
 VILLARET Pathologie médicale.
 WELTER Ophtalmologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

CAMUS Physiologie.
 GOUGEROT Pathologie médicale.
 GUÉNIOT Obstétrique.

MM.

RETTERRER Histologie.
 ROUSSY Anatomie pathologi-
 que.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.	MM.
AUVRAY. Clinique chirurgicale.	OMBRÉDANNE. . Clinique chirurgicale infantile.
CHEVASSU. Clinique chirurgicale.	PROUST. Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE. . Clinique médicale.	RATHERY. Clinique médicale.
LEREBOULLET. . Clinique médicale infantile.	SCHWARTZ. . . . Clinique chirurgicale.
LÉRI. Clinique médicale.	TERRIEN. Clinique ophtalmologique.
LÖPER. Clinique médicale.	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé.	} Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.	
N...	Stomatologie.
LEDoux-LEBARD.	Éducation physique.
	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MA FEMME

A MA SOEUR

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MARFAN

MÉDECIN DE L'HOSPICE DES ENFANTS ASSISTÉS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

*qui a bien voulu nous faire l'honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse.*

A MON MAÎTRE

MONSIEUR LE DOCTEUR RIBADEAU-DUMAS

MÉDECIN DES HÔPITAUX

*qui nous a inspiré le sujet de cette
thèse et nous a aidé de ses conseils;
en témoignage de notre profonde re-
connaissance.*

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CHIRAY

MONSIEUR LE PROFESSEUR BEZANÇON

MONSIEUR LE PROFESSEUR J.-L. FAURE

MONSIEUR LE DOCTEUR RIBADEAU-DUMAS

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ DUVOIR

A MESSIEURS LES DOCTEURS

GARRELON, J. HUTINEL, FOUET, PRIEUR

Avertissement

Les œuvres d'assistance destinées aux enfants du premier âge ne se sont entièrement développées à Paris que dans le cours du xvi^e et du xvii^e siècle. Il nous a semblé intéressant d'en rechercher les origines et d'étudier les idées qui ont présidé à la fondation de ces institutions. Il convenait en outre d'apprécier les résultats et de les expliquer en se mêlant au fonctionnement et à la vie intérieure de ces hôpitaux.

Pour cela nous avons divisé notre travail en trois parties :

1° L'état de l'assistance au début du xvi^e siècle, et nous résumons ainsi tout ce qui avait été fait à Paris dans les siècles précédents;

2° Le développement des œuvres;

3° La situation à la fin du xvii^e siècle, toutes les catégories d'enfants assistés étant à cette époque dotée d'œuvres en plein fonctionnement.

Nous avons d'ailleurs limité notre sujet aux enfants du premier âge, qui ont toujours présenté la plus forte mortalité. En étudiant ce que l'on put organiser alors pour

eux, nous pourrons juger de ce qui restait à faire après la création des œuvres et du chemin parcouru depuis cette époque.

CHAPITRE PREMIER

L'Assistance aux Enfants au début du XVI^e siècle

Les œuvres de protection de la première enfance ne se développèrent que très tard à Paris. Alors que depuis plusieurs siècles déjà des hospices pour les enfants trouvés ou pour les orphelins existaient dans plusieurs villes de France et d'Europe, ce n'est qu'au xiv^e siècle que fut créée, à Paris, la première œuvre spécialement destinée à recueillir les enfants du premier âge; encore resta-t-elle unique pendant près de deux cents ans.

L'HÔPITAL DU SAINT-ESPRIT avait été fondé, en effet, « le neufvième jour d'avril mil troys cens soixante quatre », par « plusieurs bons bourgeois et habitans de nostre bonne Ville de Paris meuz de grant aumosne, charité et compacion » (1). Primitivement situé rue de l'Arbre-Sec, il avait été peu après transféré en place de Grève, dans une maison contiguë à celle « dicte enparavent

(1) A. P. Fonds du Saint-Esprit. Lettres patentes de Charles VII du 7 août 1445.

l'hostel du Dauphin de Vienne » et qui était l'Hôtel-de-Ville.

« Les sept œuvres de Miséricorde » que l'on observait dans cet hôpital, telles que nous les montre le règlement de 1537, étaient (1) :

Le logement des pauvres filles « esgarées et dépourvues »;

La réception des pauvres orphelins de père et mère, fils et filles;

L'instruction des orphelins en science et bonnes mœurs;

La guérison des « tygneux et crappeux »;

« Plège général » des orphelins du grand Hôtel-Dieu;

Distribution de pain et potage aux pauvres convalescents;

Distribution des restes aux pauvres « mesnagiers et honteux ».

En dépit de la diversité de ces fonctions, l'hôpital du Saint-Esprit apparaît donc bien comme une œuvre spécialement destinée à la protection de l'enfance; œuvre très complète d'ailleurs, puisque tout à la fois crèche, asile, orphelinat, hôpital même. C'est qu'en effet on y recevait plusieurs catégories d'enfants. Tout d'abord « pour ce que aulcunes povres personnes mallades hommes ou femmes ençaintes, accouchées ou aultres, qui sont chargées de petitz enfans, ung ou plusieurs, ne soient empeschées en leurs malladies à estre receups et secouruz en l'hostel dieu de Paris, pour ce qu'ilz nont

(1) B. N. ms. fr. 11778.

aucune cognoissance ou plèges pour leurs petitz enfans faire nourrir... » les « Maistres » recueillaient ces enfans à l'hôpital du Saint-Esprit. Ils y étaient « receupz, hostelez et nourriz » jusqu'à complète guérison des parents.

Ainsi, près de deux siècles avant la fondation de l'hôpital des Enfants Rouges, on avait tenté de séparer les enfans sains des enfans malades.

Les formalités d'admission étaient très exactement spécifiées : « Le maistre de l'hostel dieu ou son lieutenant en son absence ou la prieure dudict lieu ou la dame dudict hostel dieu qui reçoit les mallades après ce que ilz auront diligemment inquiz de ce que dict est, envoyront lesdicts enfans audict hospital par aucuns des gens dudict hostel dieu avec un cédulle de certification soubz leur scel ou signet contenant en substance ce qui ensuit : Maistres ou bons ministres de l'hospital du Saint-Esprit. Nous vous certiffions que aujourd'huy ou à tel jour a esté receu à nostre hostel ung povre homme ou une povre femme ou tous les deulx si le cas-eschiet, pour y estre secouruz en leur malladie et ont ainsi nom et sont de tel lieu et ont demeure en telle rue à Paris, qui ont ung enfant ou deux sil eschoit, lequel ou quelle ou lesquelz nont nulle cognoissance en ceste ville ne personne qui leur veulle garder leurs enfans ne qui y soit tenu par lignage ne aultrement jusques ad ce quilz soient gariz; quil vous plaise garder ledict enfant ou enfans jusques ad ce que lesdictz père ou mère soient gariz ou trespassez. Et s'ilz reviennent par la grâce de Dieu en convalescence et santé nous vous faisons ascavoir ung jour que lesdictz père ou mère ou lun deulx se doyt partir dud. hostel dieu affin que leur enfant leur soit raporté ou renvoyé. »

Les orphelins formaient la seconde catégorie d'enfants; les uns étaient recueillis dans Paris, les autres étaient amenés directement de l'hôpital où étaient morts leurs parents. Les Maîtres du Saint-Esprit devaient, en effet « en descharger led. hostel dieu si les pères et mères alloient de vie à trespas aud. hostel dieu ou lun deulx si plus nen vit. Car si ledict hostel dieu en demouroit chargé, il seroit tenu à les faire nourrir, qui leur seroit charge ainsi comme importable en regard aux aultres œuvres piteables quil leur convient faire de jour en jour ». Encore fallait-il qu'ils fussent nés à Paris et « procrééz en et de loyal mariage et non ayant aucuns parens ou amis qui les peussent ou eussent de quoy gouverner ne alimenter ».

A ces enfants de Paris, la Cour de Parlement, par son ordonnance du 16 février 1536, ajouta les orphelins des faubourgs, malgré l'opposition des maîtres de l'hôpital. Mais on refusa toujours d'y admettre les « bastards ». Sans doute, ainsi que nous le verrons plus loin, des œuvres spéciales leur étaient destinées; mais les lettres patentes de Charles VII du 7 août 1445, répétant les termes du règlement primitif, donnent comme autre motif à cette exclusion « qu'il pourroit avenir qu'il y en auroit si grant quantité, par ce que moult de gens s'abandonneroit et feroient moins de difficulté de eulx habandonner à péchié quant ils verroient que telz enfans bastards seroient nourriz davantage et qu'ilz nen auroient pas la charge première ne sollicitude, que telz vingt hospitaux ne le sauroient ne pourroient porter ne soutenir » (1).

(1) Remacle (v. Bibl.) prétend que cette mesure n'avait été

Primitivement, on ne recevait pas les enfants âgés de plus de cinq ans; à partir du 4 mai 1522, les maîtres de l'hôpital reculèrent la limite d'admission jusqu'à l'âge de sept ans et même neuf ans pour les enfants débiles et « ne paraissant pas leur âge ».

Quand on apportait un enfant à l'hôpital, on faisait immédiatement une enquête rapide : D'où venait-il ? Avait-il été baptisé ? Qu'étaient devenus ses parents ? N'était-il vraiment personne qui put le recueillir ? La qualité de l'enfant étant ainsi précisée, « les maîtres » le recevaient : on mettait par écrit ses nom et surnom, le jour de sa réception, les noms des personnes qui l'apportaient ou l'envoyaient, et ceux de ses père et mère. Ignorait-on ces détails ? on lui donnait alors « aucun propre nom et convenable pour luy jusques à ce que led. enfant soit en âge de le faire confermer, et lors luy sera imposé nom, selon l'ordonnance de nostre mère sainte église ».

Sitôt reçu, il était confié à la « Mater familias »; c'était une « femme sage et honneste en mœurs..., de bon aage..., charitable..., comme religieuse de l'hostel dieu de Paris, de Sainte-Catherine de Pontoise ou d'ailleurs ». Elle seule avait « le soing du gouvernement et nourrissement desdictz petitz orphelins », avec l'aide de dix femmes placées sous ses ordres. Les enfants, dit le règlement primitif, devaient être mis dans un logement spécial

prise qu'étant donné l'état précaire des finances à cette époque (fin de la guerre de Cent Ans).

Cependant le principe de la séparation des enfants légitimes des « bastards » semble bien avoir été admis alors comme mesure de contrainte morale et c'est ainsi qu'il a persisté de nos jours dans certains pays, au Canada par exemple.

« député et ordonné pour la nourriture et gisté... auquel lieu ilz soient tous ensemble silz navoient dix ans passez... » Mais en 1537 les enfants étaient répartis en trois salles : « le dortoir des enfans masles et y a cinquante petitz lictz pour lesdicts enfans... »

« Sur la salle de la maîtresse... le dortoir des filles auquel y a soixante petitz lictz... »

« Sur ledict dortoir des filles et gallerie est l'enfermerie ou sont pencez et gardez les enfans mallades et petitz enfans qui viennent de nourrice. Et y a quinze lictz tant grandz que petitz ».

On y trouvait d'ailleurs toutes sortes d'infirmes : « tant soient impotens ou débiles ou de membres ou d'esprit... Et il y en a pour le présent des tigneux, des manchotz, aultres allans sur deux potences, aultres boiteux et contrefaictz de membres, aultres sourds, aultres borgnes, aultres rompuz et gravéleux, aultres ydiots et de petit entendement et de toutes sortes d'imperfection naturelle tant filz que filles... ».

Le seul mode d'alimentation admis pour les jeunes enfants, étaient l'allaitement par des nourrices. En aucun cas les nourrissons ne devaient être « ne sevez ne hostez de la mamelle silz nont an et demy passé, de peur que, en ce faisant, nature ne soit grevée, destournée ou empeschée de oeuvrer au nourrissement diceulx, non obstant la coustume de Paris au contraire (1) et ce selon la discrétion et ordonnance de ladicte Materfamilias ». Aussi, la « Mère » «luy pourvoye dune norrice en dilli-

(1) C'est là un écho de la lutte entre partisans et détracteurs de la bouillie pour les nouveaux nés.

gence qui ayt le soing, garde et diligence comme de son propre enfant ». Selon les disponibilités, on lui donnait une nourrice à l'hôpital ou une femme du dehors payée par les maîtres du Saint-Esprit. Il est, en effet, spécifié que « la maîtresse... pourra prendre et retenir des nourrices mercenaires pour nourrir les orphelins... toutes et quantes fois que le cas le requerra ». Elle devra les choisir « de bonne vie et mœurs et quelz soient saines sans avoir aucunes malladies ou infirmités corporelles ». Il est en outre recommandé d'aller les visiter souvent, afin de se rendre compte des soins donnés aux enfants. Et c'est tout spécialement sur le chapitre de la nourriture qu'insiste le règlement :

« Que tous les orphelins tant ceulx qui seront de mamelle que aultres soient.... bien et soigneusement nourriz et par especial ceulx qui ne scauroient parler ne demander leurs nécessitez et quilz ayent du lait bouilly bon et convenable toutes et quantes fois que nécessaire sera.... en telle manière qu'ilz n'ayent aucune nécessité ou deffault de vivre ne d'aultres choses ». Notons en passant l'indication de faire bouillir le lait. Mais on insiste encore : que la « mère ayt soing et diligence d'avoir la cognoissance d'une femme qui vende lait, qui soit de bonne conscience, laquelle livre et baille chaque jour du lait aud. hospital, bon, fraiz, nouveau et sans miction d'aultre liqueur, telle quantité que besoing en sera pour la nourriture desdicts povres orphelins tant à mamelle que aultres ». Mais sans doute était-il déjà bien difficile d'avoir du bon lait, car le règlement ajoute : « jusques ad ce que les facultez dud. hospital soient telles qu'on

puisse avoir en aucun lieu près de Paris, une petite maison assise en bonne pasture où l'on puisse tenir troys ou quatre vaches dont on ayt chacun jour le laict fraiz pour la nourriture desd. orphelins ».

Au-dessus de trois ans, on leur donnait du potage « ou pain blanc, œufs et aultres choses convenables et propres selon les saisons de l'an ». Le régime devait être le même pour tous les enfants, sauf avis spécial de la « Mère » suivant leur état de santé. Entre les heures des repas, ils devaient être couchés, et plus spécialement les jours d'été.

Même luxe de recommandations pour l'habillement : tant qu'ils sont en bas âge, il est ordonné de les garder en maillot : « que nul des enfans orphelins... ne soient accoustumez d'estre vestuz ne chaussez s'ilz n'ont ung an ou plus... » et la maîtresse doit prendre grand soin « que lesd. orphelins soient tenus nettement de linge pour doubte de vermine; que tous les orphelins tant ceulx qui seront de mamelle que aultres, soient en yver très bien chauffez, couvertz, vestus et chaussez, tenus soigneusement de lange et linge et de toutes aultres choses selon la possibilité dudict hospital ». Deux veilleuses, « femmes ou pucelles », assuraient la surveillance de nuit; pour plus de précautions elles devaient avoir « en toutes saisons, lumière et clarté d'une lampe ardant, pour obvier à plusieurs périls qui par deffault de ce s'en pourroient ensuyvre ».

Quant aux enfants qui tombaient malades, la maîtresse les faisait « très bien et diligemment garder et secourir selon la nécessité de ladicte malladie et tout en

la manière qu'elle feroit et debvroit à son propre enfant ». On les transportait en « l'enfermerie » où venaient les soigner un médecin et un chirurgien « cy ny avoit signè de mort », les plus gravement malades devant être portés à l'Hôtel Dieu.

Enfin, lorsqu'un orphelin mourait, on le portait « in-humer au cymetière du Saint-Innocent, convoyez par le chappelain perpétuel où aultre prebtre dud. hospital, avec quatre enfans revestuz de sourpliz tenant chacun ung cierge blanc qu'ilz rapportent aud. hospital et ung aud. enfant qui porte la croix sans baston et le guypillon ».

Les enfans furent toujours en nombre assez élevé à l'hôpital du Saint-Esprit : de cent à deux cents en moyenne et de tout âge. En 1537, il y avait « quarante trois enfans masles résidens aud. hospital et soixante cinq petites filles... plus six petitiz enfans à nourrice hors dud. hospital ». Si nous pouvons ainsi juger de l'importance de l'œuvre, l'absence de toute mention de la mortalité nous empêche d'en apprécier les résultats. Toutefois, pour l'année 1537 on trouve cette indication : « Item y en est décédé pour ce présent an, vingt quatre d'une malladie non accoustumée comme chancre qui leur mangeoit les dents et gensives et leur pourrissoit la bouche. Et avoient les genoulz enflez en sorte qu'elles devenoyent étiques ». Il semble bien que ce soit une première observation de scorbut infantile, bien antérieure à la description de Barlow. « Mais, continue le narrateur, Dieu par sa grâce y a pourveue avec l'aide et conseil de bons médecins et cyrurgiens ». En l'occurrence, ce furent « Messieurs Braillon et Morel, excellens et très renommez doc-

teurs et régens en la Faculté de Médecine en la Ville de Paris », dont nous rapportons ci-dessous « les réceptes et ordonnances ».

« Gargariz. Prenez aigremoyne, herbe Robert, plantain, rozes et orge, de chacun une pongnye pour faire une quarte dudict gargariz, et y mettre demye livre de miel commun et quatre coeullerées de bon et fort vin aigre. Et le tout faire bouillir ensemble assez fort dedens ung pot de terre neuf. Et dudict gargariz tiède en laver la bouche et gensives assez souvent. Puis adjouter au tout d'un baston avec un petit linge net ung petit d'eaue forte sur la pourriture et corrosion desd. gensives. Et de là ne leur toucher jusques à vingt quatre heures. »

« Pour l'enfleure des genoulz et rudesse des geretz, laquelle malladie règne sur lesdicts orphelins : fault prendre huille d'amandes amères et en frotter troys foys par jour lesdicts genoulz et geretz.

« Autre remède : prenez unguent de althea et en frottez lesdicts genoulz et les enveloppez de linge.

« Aussi est bon les estuver de boys de tremble bruslé, et le destaindre en vin ou vinaigre, puis incontinent enveloppé de linge trempé en vin vermeil, l'appliquer sur lesd. genoulz et geretz avec lesdictes huilles ».

Si nous ajoutons, sans pouvoir insister davantage, que l'œuvre ne se limitait pas à la première enfance, qu'à cinq ans les enfants étaient mis à l'école, à l'hôpital même, que plus tard on leur apprenait un métier, soit qu'on les destinât aux ordres religieux, soit qu'on les mit au service des seigneurs et grandes dames, nous pourrions conclure avec Du Breul qu'il y avait de « belles institutions audit hospital ».

LES ENFANTS ABANDONNÉS, « les illégitimes et bastards lesquelz les pères et mères diceulx font. ⁂ getter nuictement et exposer aval les rues » étaient depuis longtemps déjà mis à part : « De toute ancienneté, disent les lettres patentes de 1445, l'on a accoustumé pour lesd. enfans ainsi trouvez et incongneuz quester en l'église de Paris en certain lit estant à l'entrée de ladicte église par certaines personnes qui des aumosnes et charitez qu'ilz en reçoivent illec les ont acoustumer gouverner et nourrir en criant publiquement aux passans par devant le lieu ou iceulx enfans sont, cès motz : faites bien à ces povres enfans trouvez ». Le règlement de l'hôpital du Saint-Esprit nous montre que ces enfans étaient recueillis dans les paroisses où ils étaient trouvés et que la charge de les faire nourrir incombait aux marguilliers. « Aussy y a acoustumé l'église Notre-Dame de Paris à y pourvoir. » C'est là que, dans un « berseau » on venait déposer les enfans trouvés. Une femme, payée par « les doyen et chappitre » de Notre-Dame les recevait et les plaçait en nourrice. A plusieurs reprises on voulut en imposer la charges aux maîtres du Saint-Esprit; nous avons vu que, forts de leur règlement, ils refusèrent en 1445, disant que ce pourrait « estre occasion et matière à plusieurs personnes de encourir en encheoir en fornication et aultres vices griefs ». En 1522 ils s'y opposèrent encore malgré l'avis contraire du sieur Jean Briçonnet; dès lors on n'insista plus.

Il existait en outre à Paris un certain nombre de maisons où les enfans pouvaient également être reçus, au moins temporairement, avec leurs mères. Dans ces asiles

de nuit, « les pauvres étrangers passans par Paris » étaient logés et recevaient « l'aumosne et la passade ». Les femmes avaient leurs asiles particuliers : c'étaient les hôpitaux Saint-Gervais, Sainte-Catherine et du Saint-Esprit en Grève.

Le plus ancien, l'hôpital SAINT-GERVAIS (1), était situé devant l'église du même nom. Il était sans air et sans lumière à cause des maisons voisines; on y disposait pour recevoir les passants « d'une seule salle et onze lits en icelle ». Les femmes y étaient admises avec leurs enfants, ainsi que l'indique la délibération suivante du Parlement en date du 29 avril 1525 : « ce jour a esté dict à l'assemblée qu'il y a une grande quantité de povres femmes qui couchent et leurs enfants par les rues, qui est une grande pitié, et seroit requis de les faire loger et coucher en l'hospital Saint-Gervais ». (2).

L'hôpital SAINTE-CATHERINE (3), d'abord appelé hospice des pauvres Sainte-Opportune, était situé rue Saint-Denis. En 1521, des sœurs y remplacèrent les religieux, et elles reçurent, dès lors, les pauvres femmes de passage avec leurs enfants : plus de cent chaque nuit. Sans doute l'hospitalité y était-elle donnée dans les mêmes conditions qu'à l'hôpital du SAINT-ESPRIT, sur lequel nous possédons plus de détails.

Là encore, on recevait pour « logier et abergier de nuyt, povres femmes pélerines et aultres filles passans leur che-

(1) Fondé en 1171 par « Garin masson et son fils Harcher ». La charte de fondation est signée de Robert, comte de Dreux.

(2) Il fut transféré en 1656 à l'Hôtel d'O., rue du Temple.

(3) Situé à proximité de l'église Sainte-Opportune, il avait été fondé vers 1184.

min », telles que « femmes mendians leur vie avec leurs enfans si aulcunes en ont ». Une salle leur était réservée, dont chaque soir une religieuse venait ouvrir la porte, « et auquel lieu y a quatre grandz lictz seulement entretenus aux despends dud. hospital ou logent lesd. povres femmes ». C'est là que couchaient pêle-mêle femmes, enfans, vieillards et même malades, car on recevait également pour la nuit quelques enfans « tygneux » sans asile. On s'efforçait cependant de coucher à part « les femmes qui auront enfans..., affin qu'on sache quantes nourrices on aura hébergé, aud. hospital, et quant au matin issans elles ne laissent leurs enfans ».

En hiver, l'asile était chauffé et dans la vaste cheminée une crémaillère avec un « echaulderon de fer fermant à un loquet de fer » servait à faire chauffer de l'eau ou la bouillie des nourrissons. Dans un coin, « ung cuvier ou aultre vaisselle de fer ou d'arain » permettait à chaque mère de baigner et nettoyer son enfant avec l'autorisation de la garde de l'asile. En été, lorsqu'on ne pouvait faire du feu, les femmes étaient seulement autorisées à demander aux servantes de la crèche de leur préparer un peu de bouillie; mais sous aucun prétexte, comme de se chauffer « elle ou son enfant, en yver pour le baigner ou aulcunes fôys pour luy faire un peu de bouillie » une mère ne devait entrer dans les salles de l'hôpital. Et en effet, voyant comment on soignait les petits orphelins, n'aurait-elle pas été tentée d'y abandonner son propre enfant ? La garde de l'asile devait d'ailleurs surveiller attentivement ces malheureuses dénuées de tout bien, qui n'hésitaient pas à déchirer leurs draps de lit « pour

faire drapeaulx à leurs enfans ». Le matin, sitôt le soleil levé, on ouvrait les portes de l'asile : tous devaient sortir; restait-il quelque femme malade ou sur le point d'accoucher, on la conduisait à l'Hôtel-Dieu.

L'HOTEL-DIEU ne comprenait, à cette époque, que cinq salles (1) : « l'enfermerie » pour « les griefs malades de maladies mortelles »; la salle Saint-Denis « où sont recueillis ceulx qui sont malades de maladie légère facile à guarir »; la salle Saint-Thomas pour les convalescents « pour corroborer leur vigueur et force qui est débilitée par la maladie précédente »; « la quarte salle est appelée la salle Neufve, qui est la plus grant de tout hostel et fut fondée par le bon roy Saint Loys et illec sont couchiez les femmes malades de quelque maladie que ce soit, lesquelles sont séparées d'avec les hommes malades, et contient ladicte salle quatre vingt et cinq lits » (2); elle était située sur le bord de l'eau et vers la rue du Petit-Pont. « La quinte salle est au dessoubz de ceste grande salle en lieu destourné et clos, et illec sont les femmes grosses et gisans d'enffant »; il fallait descendre dix-huit ou vingt marches pour y arriver, « laquelle salle par faulte d'autre lieu, combien qu'elle soit basse comme ung cellier, est appropriée à gésiner lesdictes accouchées qui sont logées en lieu trop bas et acatif tellement que en hyver que sont les grandes eaues, l'eau de Seyne vient à ung pied près des fenestres et deux pieds au dessus desdicts lictz, dont adviennent et peuvent chaque jour advenir grans inconveniens » (3).

(1) A. P. Fonds de l'Hôtel-Dieu. Livre de vie active.

(2) A. P. Fonds de l'Hôtel-Dieu. Charte du xv^e siècle.

(3) A. P. Fonds de l'Hôtel-Dieu. Lettres patentes de François 1^{er} de 1515.

Dans ces salles, dont les murs étaient soigneusement blanchis chaque année aux approches de Pâques, balayées chaque jour à sec malgré la poussière (on usait 1.300 balais par an pour tout l'Hôtel-Dieu), les seuls moyens de chauffage étaient : la grande cheminée et des charriots de fer mobiles remplis de charbons incandescents; en été, un système de poulies et de cordes servait à ouvrir et fermer les « fenestres coulisses » pour aérer.

Tel était l'Hôtel-Dieu, « l'un des plus somptueux de la chrétienté ». Il y avait toujours en cet hôpital « grant multitude de pauvres jeunes enfans têtants là mamelle » (1). On en recevait de quatre vingt à cent chaque année en moyenne (2). « C'est assavoir les ungs quant et quant leurs mères ou eux malades, les autres dont les mères gésoient et accouchoient en icelluy hospital et y deceddoient ou après qu'elles estoient délivrées de leurs enfans et pour la pauvreté de leurs personnes desnuees de biens temporels en deloissoient audict Hostel Dieu et les autres enfans estoient bien souvent et quasi de moy

(1) Les détails suivants sont tirés de l'enquête faite par Pierre Carrel en 1531. A. P. Fonds des Enfants Rouges.

(2) « ... Et dict que par aucunes années elle n'y a point veu plus de soixante ou soixante-dix petitz enfans tant de mamelle que d'autre petit aage... sinon que neuf ou dix ans a qui fut l'année de la grande peste elle y en veid de six a sept vingtz ». Déposition de sœur Hélène la Petite, prieure.

« A. Et par communes années en a toujours vu le nombre ou quantité dun cent ou environ peu plus ou moins tant de mamelle que autres moyens aages ». Sœur Alice la Lambine.

« ... plus ou moins tellement quelle en a vu aucune fois de six a sept vingtz pour une année et il y en avait dix, sept ou vingt de mamelle et le surplus estoient jeunes enfans sevrez et aultres jusques a l'aage de quatre ou cinq ans. » Sœur Cécile la Mareschale.

en moys ou de septmaine en septmaine exposez et delaissez sur les degrez des deux grandes portes entrées d'icelluy Hostel Dieu tant du costé de vers le parvys Nostre Dame ou église de Paris que de l'austre costé de vers le Petit Pont en pauvre et piteux estat aucunes fois gisans sur une petite poignée de feurre et souventes fois sur la dure desdictz degrez, lesquels petitiz enffans lon trouvoit a portes ouvrantes dudict Hostel Dieu sur iceulx degrez en grant danger destre devorez de pourceaulx ou aultre bestail ».

Nous voyons ainsi que les règlements des diverses œuvres que nous avons précédemment étudiés étaient bien mal observés. Et c'était là la grande cause d'encombrement de l'Hôtel-Dieu. Faut-il incriminer la négligence, la jalousie mutuelle ou l'incapacité des administrateurs ? N'oublions pas que ces faits coïncidaient avec les abus qui allaient rendre nécessaire la grande réforme administrative.

Tous ces enfants étaient le plus souvent couchés soit en la salle des accouchées, soit en la salle Neuve; mais lorsque la place manquait, on les répartissait dans les autres salles. « Il n'y a, disent la Prieure et les religieuses de l'hôpital, lictz particuliers, ne lieux distraitz ne separez pour les mettre hors de la communauté ou grande salle des malades » (1). Aussi les trouvait-on ou bien avec « les mères qui les apportoint quant et elles malades et les couchoient auprès delles en ung même lict », ou « aucunes foix dix ou douze en ung lict tant aux pieds que au

(1) « ... Et ny a ordre de les mettre ailleurs au moyen que audict hostel dieu ny a chambre ou salle particulière pour les mettre coucher ».

chevet selon la largeur et estandue dicelluy lict... ». « En l'enfermerie (1) qui est de six toises de largeur seulement y a six rangées de lictz, chacun lict de troys piedz de largeur ou environ..., et y a septs ou huit lictz ou se couchent vingt cinq ou trente petitz enffans de deux ans et d'un an... » (2). Ils y étaient d'ailleurs pêle-mêle « tant sains que malades... », « entachez de plusieurs sortes de maladies, les aucuns éthicques, les autres ytropicques, les autres fébricitants tant de maladies chauldes que autres fiebvres... », voire même « au parmy des autres malades ». Faute de place, les religieuses étaient en effet « contraintes de coucher lesd. petitz enffans tant fillettes que petitz garçons ensemblement en plusieurs lictz dangereux et sur lesquels estoient mors autres malades de maladie contagieuse » (3).

Bienheureux encore ceux que leurs mères pouvaient allaiter ! Lorsque « les mères sont grièvement malades et tellement quelz-ne peuvent substanter ne donner la mamelle à leurs enffans » on ne peut même pas leur donner des nourrices. En effet « il nen y a que une seule ordonnée de tout temps pour subvenir a donnier a têter ou allaiter les petitz enffans... ». Heureusement, « il y survient de fois a autre aucunes femmes de ville ou villages dont leurs enffans sont mors qui se viennent faire têter par lesdictz petitz enffans dudict hostel dieu pour

(1) «... ou sont mis ordinairement les petitz enffans et les femmes gésinnées... »

(2) Lettes patentes de 1515. A. P. Fonds de l'Hôtel-Dieu.

(3) « ... contraintes de coucher lesd. petitz enffans de l'aage de III, IV, V et six ans es litz vagues esquelz aucunes fois y sont mors et deceddez de frais gens tant hommes que femmes frapez de peste et autres maladies contagieuses ».

garder leurs mamelles et estre nourrisses daultuy; qui n'est pas chose ordinaire mais cas d'aventure ». D'autres fois on voit « bailler la mamelle par aucunes femmes qui avoient gésiné et enfanté leurs enffans audict hospital et deceddez en icelluy, à plusieurs autres enffans... qui n'avoient père ni mère... » (1). Encore n'était-ce là bien souvent qu'un pis aller, car ce « laict corrompu d'ennuy, tristesse ou mélancolie quelz avoient de la mort de leurs enffans, ne prouffitoit pas aux enffans qui les tèteient, mais leur causoit... corruption et maladies ».

Aussi, « à faulte de nourrisses », les enfants ne faisaient ils que « crier, braire ou plorer, qui est une merveilleuze vexation et tourment aux autres pauvres et paciens et malades qui désirent repos pour parvenir à convalescence et garison de leurs infirmitéz ». Force était donc de recourir à l'allaitement artificiel; pour les faire taire, les religieuses leur donnaient « du laict de vache ou de chèvre ainsi quelz en peuvent avoir en ung biberon d'estain ou de terre encornetté ou enveloppé de quelque petit drapeau que lesditz enffans sussent par le bout dudit biberon ». D'autres fois, elles ne pouvaient même que leur donner « à susser une pome ou poire cuyte au four... ».

Il était d'ailleurs impossible de leur donner le moindre soin; les religieuses, en trop petit nombre, ne pouvaient suffire à tout, et la prieure ajoute « que au moyen des empeschemens, services et pansements qu'il leur con-

(1) « Et dit que pour le présent ne y en a que quatre ou cinq enffans de mamelle aud. hostel dieu dont les mères sont trespassez, lesquelz sont alettez ou nourriz de mamelle tant par ladite nourrisse ordinaire dud. hostel dieu que par une autre femme à qui son enfant est mort puis naguères... ».

vient faire d'heure à autre aux pauvres anciens grièvement malades à l'entour de leurs personnes tant de leur boire, manger, comme de chauffer et lever pour la purgation de nature, elles y sont si empeschées quelz ne peuvent secourir bonnement comme elz le vouldroient bien faire aux dictz petitz enfans, à les nettoyer, lever, chauffer, couvrir et pencer... ».

Quant aux enfans malades, ils étaient en fait abandonnés (1). Il n'y avait qu'un seul médecin pour tout l'Hôtel-Dieu et son action devait se faire bien peu sentir au milieu de cette accumulation de malades de toutes sortes. N'oublions pas, en outre, que toutes les connaissances médicales étaient encore résumées dans les aphorismes d'Hippocrate et que lors de sa visite le médecin se contentait de prendre le pouls des malades et de regarder les urines (2).

Aussi la mortalité était-elle effroyable. D'après la priure, il en mourait « cinquante ou soixante par ans par communes années ou l'une année portant l'autre. Et le scet ladite depposante par les draps ou linge quelle baille pour les ensevelir ». Un autre document nous ap-

(1) L'Hôtel-Dieu recevait tous les enfans malades. Seuls les enfans atteints de la « tygne, qui est plus abominable à nature humaine après mésellerie », étaient portés au Saint-Esprit. Cette affection était attribuée, pour les orphelins, aux « grandes povretes des froidures et mesaizes qu'ilz ont souffertes au temps passé ». Ce furent les premiers enfans malades isolés.

(2) « Affin que les paouvres mallades et autres domestiques ne soient frustrés de l'aide de la médecine humaine, il y aura ung médecin députté qui visitera en temps et heures à ce convenables et ordonnées les sœurs, filles et paouvres et donnera le conseil de ce qui luy semblera leur estre utile et nécessaire pour venir à santé. Auquel médecin ung lieu convenable luy sera assigné pour visiter les urines ». A. P. Fonds de l'Hôtel-Dieu. Statuts de 1535.

prend que de ces « enfans qui sont tendres et délicats à cause du gros ayr qui est en ladite enfermerie meurt la pluspart, tellement que de vingt n'en réchappe pas ung ». « Tellement, ajoute Jehanne Cyrette, soubz prieure, que neuf ans a ou environ qui estoit le cours de la grande peste, il y avoit pour lors audict Hostel Dieu de six à sept vingt enfans tant de mamelle que autres ung peu plus aagés, lesquelz au moins moururent la plupart avec un grant nombre d'autres malades d'icelluy Hostel Dieu, montant en tout dix huict mil personnes en moins de quatre moys ». Les religieuses furent encore unanimes à en dénoncer les causes : le « défaut de nourriture », le manque de soins, enfin et surtout la contagion intérieure puisque les enfans « en brief temps comme de huict ou quinze jours prengnent le gros aer et infection de diverses maladies dudict Hostel Dieu ».

Le roi François I^{er} lui-même s'émut de cette mortalité. Le 14 juillet 1531, il ordonna une enquête pour en rechercher les causes et les remèdes. Nous avons vu les faits que révéla cette « information » faite par Pierre Carrel; il était facile d'en tirer les conclusions. La Prieure et les religieuses demandèrent : pour chaque enfant, une nourrice qui put le soigner et nourrir « jusques en l'aage de deux ans ou environ », l'hospitalisation des enfans en « autre lieu qui ne feust en si gros aer infecté et corrompu de diverses maladies », l'isolement des malades et l'absolue nécessité pour les enfans sains d'être « pensez avec quelz ne fussent infectez ou entachez de maladie contagieuse ».

On devait attendre plusieurs siècles la réalisation de ce programme.

CHAPITRE II

Le Développement et le Fonctionnement des Œuvres au XVI^e et au XVII^e siècle

Cinq ans après l'enquête sur l'Hôtel-Dieu, François I^{er} fondait l'hôpital des ENFANTS-DIEU, dit des ENFANTS ROUGES pour la couleur des vêtements imposés à ces orphelins (1). Il associait d'ailleurs à son geste sa sœur, Marguerite d'Angoulême, « Notre très chaire et très amée soeur unique, la royne de Navarre, nous eüst par cy devant advertiz des grandes paouvretez, misères et calamitez que souffroient et portoyent les petitiz enffans non malades délaïssez de leurs pères et mères mallades estrangers et morts en l'Hostel Dieu de Paris à faulte que lesdits petitiz enffans après le trespas de leurs dits pères et mères n'estoient tirez hors dudict Hostel Dieu, auquel l'air est gros et infect, à l'occasion de quoy ils tomboient peu de temps après en maladie de laquelle ils mourroient,

(1) Cet hôpital était situé rue Portefoin, près du Temple, dans une maison avec jardins et dépendances achetée 1.200 l. t. à Simon de Machault.

nous eust humblement supplyé et requis par compassion qu'elle a eue aux petits enffans et pour aucunement leur subvenir et aider à les faire vivre » (1). C'était la première manifestation de ce grand courant de charité qui allait traverser le siècle.

Les enfants que l'on devait recevoir à cet hôpital étaient : « les enffans qui seront trouvez dedans Hostel Dieu fors et exceptez ceux qui sont orphelins natifs et baptisez à Paris et faulxbourgs, que l'hospital du Saint-Esprit doit prandre et les bastards que les doyens chanoines et chappitre de Paris ont accoustumé de recevoir et faire nourrir pour l'honneur de Dieu ». A ceux ci, les lettres patentes de 1541 ajoutèrent « les enffans pauvres et orphelins des villages de la banlieue et de tout le diocèse de Paris ».

Cette œuvre complétait ainsi celle du Saint-Esprit, sur le modèle de laquelle elle était organisée.

En janvier 1545, le Parlement affectait l'hôpital de la Trinité comme asile pour les enfants des pauvres enfermés, âgés de plus de cinq à six ans : ils y étaient logés, nourris, enseignés en la religion catholique et mis en apprentissage. A partir de 1544 enfin, l'Assistance Publique commençait à s'organiser par la création de l'aumône générale et du Grand Bureau des pauvres, sous la direction duquel allaient désormais fonctionner tous ces hôpitaux (2).

(1) A. P. Fonds, des Enfants Rouges. Lettres patentes de 1536.

(2) Voici le tableau que trace de l'Assistance Publique au début du xvi^e siècle Beuthrays Raoul dans son poème latin « Lutetia » (Paris 1611) :

« Neglecti partus materni à ventre rubentes

L'Hôtel-Dieu, dès le milieu du xvi^e siècle, aurait donc dû être entièrement déchargé du soin des enfants sains qui y arrivaient journellement. En fait, tout continua comme par le passé; c'est que les efforts tentés en vue d'une meilleure organisation de l'assistance allaient être annihilés par les événements. Déjà la France entière est troublée par les luttes de la Réforme et les guerres de Religion. Et tout aussitôt on voit les mendiants affluer dans Paris, arrivant de tous les points de province.

C'est en vain qu'en 1611 on essaye l'internement des mendiants dans les maisons des faubourgs Saint-Victor, Saint-Marcel et Saint-Germain; le soulèvement des grands en 1614 amène le relâchement de la police et une recrudescence de la mendicité. En 1617, on pouvait considérer l'œuvre comme ayant avorté : il ne restait plus dans les

Projecti, proles sine patre aut nescia patris,
Communi infantes sumptu magnae urbis aluntur,
Atque docentur eas genius quas appetit artes.
Dicta columna fuit quondam lactaria Romae,
Lactæ ubi projecti partus feritate parentum
(Quæ feritate lupas vincant tigresque cruentas)
Alti essent, dicti Altones pietatè Quiritum;
Matrum infandarum miseranda relictæque curat
Pignora, sub primæ male fausta exordia lucis.
Sic rigat has plantas urbs Sequana, et hosce tenellos
Uberibus pietatis alit, nascentibus alitrix
Sedula, Di ! pietas quæ nulla pientior extat,
Gratior infestis nec ponitur hostia Divis,
Quæ magis iracunda Jovem sua pōnere cogat
Fulmina, agitque manu quæ tela trisulca rubenti.
Nomine de Tryadis, sunt qui de Flamine sacro
Qui veste, hospitio, mensaque scholaque recepti,
Dicuntur, nutrire patrum quos curta supellex,
Resque angusta domi, tenui vetat aspera victu,
Ingenia et saxum quod deprimit ardua egestas. »

L'auteur semble donc avoir fait erreur sur la qualité des enfants reçus à l'hôpital des Enfants Rouges.

asiles destinés aux mendiants que quelques vieilles femmes et des jeunes enfants.

Dans l'Hôtel-Dieu, surchargé de mendiants qui occupaient les places des malades et qu'on n'arrivait que très difficilement à chasser (1), les enfants sains demeuraient, malgré les décisions du Bureau à leur égard (2); les administrateurs des Enfants-Rouges, arguant de leur peu de ressources, refusaient les enfants qu'on leur portait (3); bientôt même ils ne les acceptèrent plus qu'au-dessus de l'âge de quatre ans. En outre, l'habitude s'était perdue d'envoyer au Saint-Esprit les enfants qu'amenaient leurs parents malades. Aussi la situation restait-elle tragique.

Et bientôt c'est la Fronde, avec sa « vague de misère provinciale » refluant vers Paris. Malgré ses aggrandissements successifs, l'Hôtel-Dieu est encore une fois encombré. En 1652, il y meurt cent personnes par jour. A l'office des accouchées même, des délibérations du Bureau nous montrent, en 1660, 1661, 1666, 1671, les femmes couchées trois, quatre et même cinq par lit. Bien plus, les nouveaux-nés étaient couchés avec leurs mères; il n'existait pas de berceaux. En vain, en 1662, le maître au spirituel demandait que, dans les nouvelles salles que l'on édifiait alors pour les accouchées (4), on disposât du moins quelques mannes, pour recevoir les nourrissons, puisque, « suivant les canons de l'Eglise », il était dé-

(1) Voir les délibérations du bureau de l'Hôtel-Dieu sur ce sujet. Brièle. *passim*.

(2) Ex. : délibérations du 20 février 1609 et 18 mai 1611.

(3) Délibération du 6 février 1618.

(4) Il s'agit de nouveaux bâtiments sur la rive gauche de la Seine, terminés en 1663.

fendu de coucher ensemble la mère et l'enfant, pour « qu'il n'en arrivast accident ». La « Mère » de la salle répondit qu'elle ne jugeait pas cela nécessaire, « comme en effet il a esté remarqué qu'il seroit très incommode particulièrement pour la vermine qui s'engendreroit en ces mannes » (1). On n'insista pas; mais aux ravages que pouvait causer la contagion, s'ajoutèrent les morts accidentelles inévitables : en 1672, le maître au spirituel se plaignait « de ce qu'on souffre que les femmes accouchées à l'Hostel Dieu aient leurs enfans couchez avec elles; qu'il y en a eu quatre étouffez depuis huit mois et un autre dans la sale de Saint Louis depuis peu... A quoi la Compagnie a fait response que ce mal a esté reconnu il y a longtems, qu'on dezireroit y donner un remède mais qu'il est difficile de le trouver, que tous les pauvres gens et quelques uns de ceux qui ont assez de bien en uzent de la sorte; qu'elle en conférera avec la mère prieure et les anciennes religieuses de l'Hostel Dieu » (2); et on n'en parla plus.

Cependant les administrateurs ne se désintéressaient pas du sort de ces enfants, et ils se préoccupèrent plus souvent, au cours du xvii^e siècle, des soins qui leur étaient donnés. En 1602 (3), le Bureau décidait que les enfants « seront doresnavant norris, ascavoir sera baillé à ceulx de l'aage jusques à deux ans du laict et de la bouillie, à ceulx de trois ans jusques à quatre des œufs, et à ceulx de quatre ans et au dessus, de la chair comme aux autres

(1) Délibération du 2 juin 1662.

(2) Délibération du 4 mars 1672.

(3) Délibération du 2 janvier 1602.

mallades hormis le vin ». En outre, en 1613, il se décidait à prendre deux nourrices à demeure à l'hôpital « pour éviter aux inconvénients de mort qui sont cy devant arrivez aux petitz enfans qui sont à la mamelle, par faulte de nourriture ». Mais ce nombre fut bientôt insuffisant.

Fort heureusement, en 1634, M^{me} la Présidente Gousault, qui dirigeait déjà, comme nous le verrons plus loin, avec Louise de Marillac et M^{lle} de Polallion, les confréries de charité, réussissait à convaincre Vincent de Paul de la nécessité d'instituer une société de dames charitables pour secourir les malades de l'Hôtel Dieu (1). Cette nouvelle compagnie de charité fut fondée en février 1634; et si les dames qui en faisaient partie se proposaient surtout d'apporter leur aide spirituelle aux pauvres, elles ne négligèrent pas les secours matériels. Leur charité eut particulièrement à s'employer pour les enfants de l'Hôtel-Dieu.

En l'absence de nourrices, c'est à l'allaitement artificiel que l'on devait avoir recours; mais au prix de quels dangers ! (2). Aussi, en 1634, les Dames de Charité recon-

(1) V. Bibl. Coste.

(2) Nous manquons de documents sur l'allaitement artificiel à cette époque. Toutefois n'oublions pas que Simon de Vallambert, dans sa « Manière d'élever et gouverner les enfants » (1565), ne donne encore d'autre règle, pour l'allaitement au sein, que « souvant et peu chacune fois » et « il ne convient pas tant lui en bailler en un coup qu'il en soit saoul ».

Laurent Joubert, dans « Erreurs populaires touchant la médecine » (Rouen, 1601), dit : « Les femmes de Montpellier prennent volontiers leurs termes de quatre en quatre heures, qui est tetter six fois dans un jour naturel comprenant jour à nuit. Cela semble assez raisonnable; toutefois il est impossible de ranger tous

naissant que le lait de vache « n'estoit propre pour lesdictz petitz enffans, ce qui estoit cause qu'il en mouroit beaucoup », offrirent à l'Hôtel-Dieu des chèvres, « lesdictz petitz enffans les taictant fort facilement » (1). Mais au mois d'août de la même année, les Dames pouvaient enfin offrir à l'Hôtel-Dieu trois nourrices dont elles payèrent les gages. Le nombre des nourrices à demeure s'élevait à huit à la fin du siècle.

Quant au lait d'ânesse, s'il en fut donné aux malades (2), nous n'avons pas trouvé qu'il en ait été fait usage pour les nourrissons.

En outre, on tentait enfin d'isoler les malades contagieux. La création de l'hôpital Saint-Louis, en 1607, devait éviter aux enfants le contact des pesteux. Les teigneux, que nous avons vu primitivement soignés à l'hôpital du Saint-Esprit, furent ensuite reçus à l'hôpital de la Trinité et à l'hôpital Saint-Eustache, avec les malades de « vérole » (1536). Peu après, le Grand Bureau des Pauvres les fit hospitaliser à l'hôpital Saint-Germain ou des Petites-Maison (3); en 1652, on les admit à l'hôpital

enfants à mesme point, veu que tous ne sont de mesme complexion et naturel »/

C'est Mauriceau le premier qui, dans son « Traité des maladies des femmes » (1668), conseille de donner à l'enfant « à teter toutes les deux heures pendant le jour et de ne lui donner le sein pendant la nuit que lorsqu'il s'éveille de lui-même ».

En l'absence de toute règle, l'allaitement artificiel ne pouvait donc amener que des désastres. V. Bibl. Boulan.

(1) Délibération du 29 mai 1634.

(2) Délibération du 20 juin 1657.

(3) « Audict hospital sont receuz les enfans et pauvres tant fils que filles qui sont malades de la teigne, qui l'ont gagnée à coucher es basteaux, les autres sous les estaux ou par les rues, et sont pensez et medicamentez et guariz tellement que en un an s'est trouvé le nombre de deux cens qui y ait receu guerison ». in Feli-bien et Lobineau.

Sainte-Reine, une annexe du précédent, puis à l'hôpital général. Quant aux malades de « grosse vérole », ils furent de tout temps chassés de l'Hôtel-Dieu (1), parce qu'ils y « gastoient et infectoient les autres comme femmes et petitiz enfans ». Les femmes enceintes malades étaient également refusées à l'Hôtel-Dieu pour leur accouchement, et l'instruction pour la police des pauvres de 1586 montre que les enfants « vérolez » étaient soignés avec leurs mères dans des asiles spéciaux : « Quant aux vérolez qui par inconvenient et sans leur faute ont pris ladicte maladie, comme une femme de bien à qui son mary paillard l'aura donnée ou la femme impudique au mary, ou la nourrice à l'enfant qu'elle allaite ou l'enfant à la nourrice, lesdits commissaires les font penser et guarir par aucuns barbiers, aux despens de l'aumosne générale et ayde de certaine pension que donne l'Hostel Dieu » (2).

Sans faire ici l'histoire des hôpitaux destinés aux vénériens, nous rappellerons seulement qu'en 1659, la maison de Scipion, au faubourg Saint-Marceau, renfermait des femmes enceintes, dont une quinzaine atteintes de vérole. Le Grand Bureau des pauvres refusa de les traiter « à cause du grand péril ou seroit leur fruit... ». Un monsieur Garnier combattit ce préjugé. Il fit observer que les enfants nés de femmes vérolées périssaient tous dans les quinze premiers jours de la vie (3), et il assura qu'en

(1) V. Bibl. : Pignot, Richard.

(2) Felibien et Lobineau.

(3) « J'ay veu à Tours un orfèvre qui depuis quatorze ou quinze ans qu'il avoit sué la grosse vérole n'en avoit senty aucun mal et sembloit estre bien sain; et néantmoins tous ses enfans qu'il ha

traitant les mères avant leur accouchement il n'en résulterait d'abord aucun inconvénient et qu'ensuite on en tirerait un avantage précieux, celui d'avoir guéri l'enfant dans le sein de sa mère; il rapporta plusieurs exemples d'un succès complet. La Faculté de Médecine, consultée, fut du même avis (1); dès lors, ces femmes furent soignées au Grand Bureau des Pauvres (2).

Dans l'Hôtel-Dieu même, les administrateurs tentaient également d'isoler les malades, et plus particulièrement les enfants. Mais quelles hésitations et quelle timidité nous révèlent les délibérations du Bureau sur ce sujet ! Après la fondation de l'hôpital général, on avait reçu à l'Hôtel-Dieu les enfants malades qui en provenaient. En 1659 (3), une délibération nous apprend que : « sur la réception des enfants malades de la petite vérole ou rougeole, a esté arrêté qu'ils seront reçus audit hostel dieu, quoiqu'ils soient sans fièvre et non pas leur mère avec eux, sinon que les enfants fussent à la mamelle, auquel cas les mères seront reçeus avec leurs enfants ». Femmes et nourrissons étaient reçus dans la salle Saint-Agnès « où sont les nourrisses et leurs enfans malades ». Quant aux enfants un peu plus âgés, une salle spéciale était réservée aux « petits garçons vérolez » à côté de la salle

heus depuis, peu de temps après qu'ils ont esté nez, comme environ VII ou VIII jours, ont heu la vérole et l'ont donnée à leurs nourrices encore que la mère fust honneste femme et bien renommée, laquelle (qui est une chose merveilleuse) n'ha jamais prins le mal de son mary et n'en ha esté attaincte en aucune manière. » Simon de Vallambert, *op. cit.*

(1) Cullerier. Voir Bibl.

(2) Arrêt du Parlement, 6 décembre 1659.

(3) Délibération du bureau du 31 janvier 1659.

Saint-Charles (1). Bientôt le nombre d'enfants augmentant, pour éviter de les « répandre dans les autres sales, ce qui peut incommoder et causer de grands accidents tant aux pauvres malades qu'aux personnes de qualité qui les viennent visiter », on les mit dans une « petite salle du bastiment neuf au dessoûz de celle des pres-tres » (2), puis temporairement dans la salle Saint-Louis; mais les religieuses qui entendaient s'occuper seules de ces enfants, « s'ingérèrent de leur autorité privée » pour les en retirer et les placer en salle commune (3); le bureau dut intervenir pour faire isoler de nouveau ces enfants qui furent finalement remis dans la salle Saint-Charles (4).

Ce n'était-là, toutefois, que des tentatives isolées, et trop souvent encore les enfants malades étaient placés « dans les salles communes où ils sont voués à la mort » (5). Encore y étaient-ils couchés jusqu'à neuf ou dix par lit « ce qui cause la mort de plusieurs qui ne mourroient pas s'ils étoient couchés plus au large » (6). Les administrateurs réclamèrent « en quelque lieu une maison qui fust de bon air pour y recevoir les petitz enffans des pauvres qui deviennent malades ez maisons de l'hospital général » pour diminuer l'effroyable mor-

(1) Sur la rive gauche de la Seine, donnant sur la rue de la Bucherie.

(2) Délibération du 20 octobre 1662.

(3) Délib. du 12 novembre 1664.

(4) Délib. du 9 décembre 1665.

(5) Délib. du 12 août 1678.

(6) Délib. du 15 décembre 1679.

talité infantile (1). On songea un moment à leur réserver une maison dépendant de Saint-Julien-le-Pauvre. Mais le manque d'argent et le petit nombre de religieuses firent abandonner ce projet; et le siècle se termina sans que l'isolement des enfants malades ait pu être réalisé à l'Hôtel-Dieu.

On fut plus heureux avec les enfants sains. Les Dames de Charité s'occupèrent de leur sort; ayant remarqué qu'il y avait « plusieurs enffens qui meurent faulte d'estre pensez et allaictes » elles obtinrent du Bureau qu'il serait « baillé ausdicts enffans la chambre où l'on a accoustumé de mettre les taillez jusques à ce que l'on a face bastir le dortoir des filles que l'on pourra mesnager ung lieu pour les mectre » (2). De même le règlement de la salle des accouchées de 1662 nous montre que lorsqu'une femme entrait à l'hôpital, chargée d'enfants, on recueillait ceux-ci « en la sale destinée pour cela ».

En outre, on avait constaté depuis longtemps que « les enffans de ceux qui meurent à l'hostel dieu, s'y

(1) B. N., ms. fr. 18605.

Comment eut-il pu en être autrement; quand nous voyons à cette époque les malades encore couchés trois et quatre dans des lits « remplis de vermine, d'araignes, de rats et de souris » avec des haillons en guise de couvertures, n'ayant pas même une chemise pour se couvrir, dans des salles à l'air corrompu « causé par la multitude des malades et la quantité d'ordures que produisent leurs corps en telle sorte que les personnes du dehors qui viennent à y entrer, spécialement depuis le soir que les portes et fenestres sont fermées jusques à huit ou neuf heures du matin qu'elles sont ouvertes, sont saisies d'un mal de teste et de cœur par la respiration de cet air si infect et corrompu et mesme, l'esté, pendant les chaleurs à quelque heure du jour que l'on y entre, l'on est saisi de cette puanteur et corruption ».

(2) Délib. du 23 août 1634.

arrestent trop longtemp et perdent leur jeunesse ». En mars 1645, M. et M^{me} Fieubet donnèrent une maison située « au bout du pont dudict Hostel Dieu du costé de la rue de la Bûcherie » pour y recevoir, avec les femmes et filles convalescentes, les enfants orphelins (1), « jusques à ce qu'ilz ayent attainctz l'aage ou qu'il y ayt place pour estre mis à l'hospital de la Maison de Dieu près le Temple, dict les Enffans Rouges » (2). Un document de la même époque ajoute : « que si l'on ne faisoit cette charité à ces pauvres enffans de les tirer d'un air infect, grossier et corrompu par la quantité de malades qu'il y a audit Hostel Dieu et qui n'estant pas fondé pour ces petites créatures, ne peut pas leur fournir d'alimens et nourritures, ny d'autres choses nécessaires comme des couches, langes et chemises, autres linges et hardes qui leur manquent, l'on pourroit dire d'elles que le mesme lieu qui les a receues en vie, leur a procuré la mort » (3). La dame Circamanen ou Sercamanen et sa fille en prenaient soin, plaçant en nourrice à la campagne ceux qui n'avaient pas encore atteint l'âge d'être sevrés, gardant les autres ou les mettant en pension à Paris même jusqu'à quatre ans. Il y en avait vingt-cinq à la maison des convalescentes en 1655 et leur nombre total s'élevait à deux ou trois cents. Mais les revenus étaient insuffisants; aussi proposa-t-on aux Dames de Charité qui avaient soin des enfants trouvés de recueil-

(1) Cette œuvre reçut ses lettres patentes du roi en mars 1647, homologuées en cour de Parlement le 9 avril de la même année.

(2) Délib. du 1^{er} septembre 1645.

(3) B. N. ms. fr. 18606, f^o 128.

lir ces orphelins (1). Elles y consentirent; mais, à cause de l'exiguïté des lieux dont elles disposaient, elles ne voulurent se charger que des enfants légitimes : les « bastards » étaient encore une fois sacrifiés (2). En 1663 et en 1664, le nombre des orphelins augmenta considérablement : soixante-dix en 1663, quatre-vingt-quatre en 1664, au lieu de vingt et trente pour chacune des années précédentes. La cause en était une violente épidémie de fièvre puerpérale. Devant cet accroissement de charges, les Dames de Charité se plaignirent de leur peu de ressources; elles prièrent le Bureau de l'Hôtel Dieu de mettre ces enfants ailleurs, et bientôt elles refusèrent d'en admettre aucun (3). L'Hôtel Dieu proposa tout d'abord de les rémunérer; elles refusèrent encore, demandant même qu'on leur retirât les enfants qu'elles avaient reçus jusqu'alors ! L'émoi fut grand parmi les administrateurs de l'hôpital; fort heureusement, l'un d'eux, M. Perreau, s'offrit à trouver un asile pour les enfants et les moyens de les y nourrir aux frais de l'hôpital, disant même qu'ils y seraient bien mieux qu'avec les « Dames ». Avec le consentement de la Compagnie, il réserva dans l'Hôtel Dieu la salle Saint-Louis pour y loger les enfants et les nourrices qu'il engagea; bientôt même, il put envoyer les orphelins en nourrice à la campagne. Pour subvenir à ces nouveaux frais, on décida (4) de mettre un tronc dans l'Hôtel Dieu avec l'écriteau suivant : « Tronc pour la nourriture et gages de toutes les

(1) Délib. des 22, 27 janvier 1655.

(2) Délib. du 5 février 1655.

(3) Délib. du 8 mai et du 2 décembre 1665.

(4) Délib. du 24 février 1668.

nourrices qui allaitent les enfants qui sont à la charge de l'Hôtel Dieu, qui se mettoient autrefois aux enfans, trouvez. » Les jours de pardon, à côté des enfants exposés, une pancarte indiquait que « ce peu d'enffans représentent une grande quantité d'orfelins qui sont en nourrisse, tant à l'Hôtel Dieu et dans la ville qu'aux champs, dont l'hotel dieu est chargé ». Ces orphelins restaient primitivement en nourrice jusqu'à l'âge de deux ans, étant ensuite mis en pension chez une femme du Faubourg Saint-Antoine; à raison de « un ecu par mois »; en 1673 (1); on décida de les laisser après sevrage chez leurs nourrices jusqu'à quatre ans. Le total des gages s'élevait en 1674 à 1.148 livres (2).

Nous avons vu qu'au début du xvi^e siècle, les enfants trouvés étaient recueillis par le chapitre de Notre-Dame. En 1552, l'arrêt du Parlement du 11 août, obligeant les seigneurs justiciers à contribuer à l'entretien des enfants, décida que : « les deniers adjudés pour ladite nourriture et autres qui seroient aumosnez (3) ausdicts enfans

(1) Délib. du 15 décembre 1673.

(2) Délib. du 6 juillet 1674.

(3) L'usage du berceau de Notre-Dame persista pendant tout le xvii^e siècle :

« Dans la grande église à main gaulche, il y a un bois de lit qui tient au pavé, sur lequel les bons jours on met lesdits enfans trouvez, afin d'exciter le peuple à leur faire charité. Auprès duquel sont deux ou trois nourrices et un bassin pour recevoir les aumosnes des gens de bien. » Du Breul, *op. cit.*, 1612.

« ...Il n'est pas absolument nécessaire d'établir à ces enfans un hospital près l'église catédrale pour faire connoistre leurs bezoins, puisque leur couche qui est dans ladite église ou en expose de ces enfans tous les samedis et jours de bonne festes parle assez pour eux, et que les jours de jubilé ils ont l'église de Saint Jean le Rond qui est station pour eux. » Délib. du bureau de l'Hôtel-Dieu du 20 février 1671.

seroient mis es mains des maistres et gouverneurs de l'hotel dieu de la Trinité » à charge de commettre une femme pour recevoir les enfans exposés; « laquelle femme fera résidence et recevra lesdicts enfans en la forme et manière qui par cy devant a esté gardée en ladicte église de Paris, et iceux par elle retirez seront par lesdicts administrateurs baillez à sages femmes honnestes et connues pour iceulx eslever et nourrir... » Et cè faict a ladicte Cour enjoinct ausdicts maistres gouverneurs de faire veoir et visiter lesdictz enfans s'ils sont nourris, entretenus et alimentez comme il appartient ». Mais en 1570, sur l'ordre du Parlement, le chapitre de Notre-Dame affecta à l'hospitalisation des enfans une maison située rue Saint-Landry « qui est auprès la maison épiscopale et fait le bas d'une ruelle descendant à la rivière » (1). L'œuvre revenait ainsi sous le contrôle des « Messieurs de Nostre Dame ».

En fait, cette surveillance dut toujours être illusoire : dans cette maison de la « couche », comme on l'appelait, la veuve et les deux servantes chargées du soin des enfans, manquant des ressources nécessaires, vendaient les orphelins « huict solz la pièce » à qui voulait les prendre : aux mendiants qui leur rompaient bras et jambes pour apitoyer les passants; aux femmes qui avaient quelque intérêt à passer pour mères; aux mères qui ne voulaient donner à leurs propres enfans un lait réputé corrompu (2); voire même à des magiciens. Quant aux

(1) Du Breul, *op. cit.*

(2) Il était en effet recommandé de ne pas mettre l'enfant au sein maternel aussitôt après l'accouchement. Certains praticiens, se basant sur les idées de Galien (que tout mouvement dans la

nourrices, elles étaient en trop petit nombre : une pour quatre ou cinq enfants; encore, pour ne pas être dérangées dans leur sommeil, les endormaient-elles au moyen de « pillules de laudanum ». Alors que l'on recevait annuellement de trois à quatre cents enfants, Saint-Vincent-de-Paul pouvait dire en 1649 « qu'il ne s'en trouve pas un seul en vie depuis cinquante ans ».

Dans cette lamentable situation, Vincent de Paul allait trouver une fois de plus l'occasion d'employer son inépuisable bonté. A ce moment « l'œuvre de l'Hôtel Dieu donnait les plus consolants résultats et les plus belles espérances ». Le « sieur Vincent » décida les dames de charité le 1^{er} janvier 1638 à tenter de sauver ces pauvres enfants trouvés (1). L'essai fut d'abord bien modeste. Commencé aussitôt chez M^{lle} Le Gras, il se poursuivit le mois suivant dans une maison de louage, rue des Boulangers, où les Dames confièrent douze enfants tirés au sort aux Filles de la Charité; deux ans après, les Dames acceptaient de se charger entièrement des enfants trouvés, et l'on faisait rapporter ceux que la gouvernante de la Couche avait placés en ville. Nous ne les suivrons pas dans leurs changements successifs de résidence, commandés par le manque de ressources ou les circonstances, jusqu'à leur établissement définitif « en la maison des Filles de la Charité... vis-à-vis l'église de Notre-Dame », nous bor-

nature se trouve accompli par périodes septénaires), conseillaient d'attendre sept jours, d'autres conseillaient d'attendre beaucoup plus longtemps, jusqu'à trente jours; pendant ce temps les mères devaient se faire teter par quelque vieille femme ou par quelque enfant, de l'hôpital par exemple, afin que « le lait mauvais et altéré soit osté ». V. Bibl. Boulan.

(1) V. Bibl. Coste.

nant à étudier le fonctionnement de l'œuvre. Le but poursuivi dès le début, fut de placer, chaque fois que les ressources le permirent, tous les enfants en nourrice à la campagne : on les gardait le moins longtemps possible à la Maison des Filles de la Charité, où, étant donné le petit nombre des nourrices sédentaires, on ne pouvait leur donner que du lait de vaches ou de chèvres. Quant à la surveillance des enfants placés aux champs, elle était assurée : d'une part, grâce aux certificats de bonne tenue fournis par les curés des villages et exigés des nourrices pour le payement de leurs gages (1); d'autre part, par des visites à domicile; dès 1649, Vincent de Paul songeait à envoyer en tournée d'inspection « un jeune homme de piété »; les Filles et les Dames de Charité elles-mêmes quand elles le pouvaient, quittaient Paris dans le même but.

Alors qu'on recevait quatre cents enfants en moyenne annuellement, il en mourut un tiers environ la première année (2). Mais la mortalité semble avoir suivi exactement les fluctuations de fortune de l'œuvre. L'année 1649 fut particulièrement mauvaise; les enfants se trouvaient alors au château de Bicêtre, offert par la reine en 1647; « l'air s'y trouva trop subtil pour eux » (3), dit-on; mais

(1) « Ce jourd'huy trantième mars 1640, nous avons baillé à nourrir Joseph Dechemin à Marguerite, femme de Pierre Hallart, demeurant à la Follye dict Goumet, pour 100 sols par mois; le premier avancé, elle sera payée des autres par M. en rapportant ce présent mémoire avec un certificat de M. le curé dudict lieu, qui assure de l'estat de l'enfant... » In Lallemand, V. Bibl.

(2) Plan d'entretien. Saint Vincent de Paul, 20 avril 1640.

(3) In Felibien et Lobineau.

la réalité semble toute autre. En cette période troublée de la Fronde, les ressources de l'œuvre s'épuisaient, « les dettes s'accumulaient, la charité se refroidissait ». « L'impossibilité de continuer à recevoir les petits enfants nous presse trop, écrit M^{lle} Le Gras à Vincent de Paul en 1649. Il y en a présentement sept, à nos deux nourrices, qui ne veulent point boire au biberon, et l'on n'a pas un double pour les mettre en nourrice... »

Et ailleurs : « il y a céans douze et treize enfans et l'on n'a point de langes pour les changer... » Faute d'argent, « les nourrices commencent à nous fort menacer et à rapporter les enfans... », écrit-elle encore au mois de décembre; ajoutons que l'hygiène de la maison était défectueuse, et que dès 1648, Louise de Marillac écrivait : « Les Dames choisissent pour le logement les petites chambres où l'air sera incontinent corrompu, et laissent les grandes... » Toutes ces raisons suffisent à nous expliquer l'augmentation de la mortalité à cette époque. Pour les années suivantes, nous manquons de précisions. Toutefois, nous avons relevé dans les papiers de l'Hôtel Dieu la statistique suivante que nous résumons (1) :

(1) A. P. Fonds de l'Hôtel-Dieu. Liasse 875.

« Noms des enfans demeurés à l'Hostel Dieu après le deceds de leur mère en icelluy et qui ont esté donnés à Mesdames de la Charité par les administrateurs dudict Hostel Dieu députés à cet effect ».

Confiés aux Dames de Charité	Nombre	DÉCÈDÉS AU							Vivants en 1665
		Juin 1659	Mai 1660	Janv. 1661	Janv. 1662	Janv. 1663	Janv. 1664	Janv. 1665	
Année 1655.	8	6							2
— 1656.	10	8	1						1
— 1657.	18	16							2
— 1658.	22	19	1	1					1
— 1659	32	8	16		1				7
— 1660.	30		4	4	3	1	1		17
— 1661.	12				11	1			0
— 1662.	26					20	2		4
— 1663.	70						54		16
— 1664.	84						4	44	36
TOTAL...	312								86

Si c'était là, et nous pouvons le supposer, la mortalité habituelle des enfants trouvés, on voit qu'elle était encore considérable.

A côté de ces œuvres, dans la première moitié du xvii^e siècle, se développèrent les Compagnies de Charité paroissiales, dont le rôle fut considérable. La première confrérie de charité avait été fondée par Vincent de Paul en 1617 à Châtillon-les-Dombes. De là les œuvres s'étendirent. En 1629, la Paroisse Saint-Sauveur à Paris était dotée par Mademoiselle Le Gras d'une compagnie de charité; les autres paroisses de la capitale suivirent peu à peu cet exemple. Les membres de ces confréries étaient des personnes charitables qui, groupées sous la direction du curé de chaque paroisse, se proposaient de visiter les malheureux et de leur porter secours. Comme bien l'on

pense, les enfants ne furent pas oubliés (1). Non seulement on prenait la charge matérielle « des petits enfans qui sont dans la nécessité d'estre mis à nourrice, ou qui du moins ont besoin qu'on donne du lait et de la farine à ceux qui les ont pris à leur charge », mais encore on faisait soigner les enfants malades à domicile en attendant de les faire hospitaliser. Les orphelins en bas âge étaient tantôt placés chez des membres des Compagnies qui devaient « leur servir de pères et de mères », tantôt reçus dans des asiles qui leur étaient spécialement destinés; c'est ainsi qu'à Saint-Sulpice, M. Ollier, curé de la paroisse, reçut dès 1648, dans une maison dite « la Mère de Dieu », au faubourg Saint-Germain, vingt à trente enfants au maillot « orphelins et nés en légitime mariage » dont prenaient soin cinq ou six religieuses. Quant aux enfants trouvés, on se contentait de les confier « à ceux à qui de droit le soin en devait appartenir ».

L'institution de ces premières infirmières visiteuses compléta donc les grandes œuvres d'assistance en même temps qu'elle permit d'en étendre le rayon d'action.

(1) V. Règlements de charité :

B. N. : R. 27199-208. Inv. R. 48539. Inv. R. 26015-18. B. A. : ms. 2565.

CHAPITRE III

L'Hôpital général

L'édit du 27 avril 1656, que Mazarin fit alors signer au jeune Louis XIV, institua définitivement l'Hôpital Général pour servir de retraite aux mendiants et aux vagabonds. Les enfants de tous âges y entrèrent nombreux avec leurs parents. Mais, en outre, la nécessité pour les Maîtres de l'Hôtel-Dieu de désencombrer leur hôpital, d'une part, et d'autre part l'incurie des administrateurs des Enfants-Rouges, amenèrent les directeurs de l'Hôpital Général à se charger d'un nombre de plus en plus considérable d'enfants. Si bien que, en ce qui nous concerne, à la fin du siècle, l'Hôpital Général s'était substitué aux diverses institutions d'assistance destinées aux enfants du premier âge. Un certain nombre de dates marquent les étapes successives de cette orientation.

En 1664, l'Hôpital Général accepte les orphelins de l'Hôtel-Dieu âgés de quatre à neuf ans et que les administrateurs des Enfants-Rouges refusaient à cause de leurs faibles ressources.

En 1670, les Enfants-Trouvés y sont unis.

En 1678, les directeurs acceptant les enfants, même à la mamelle, qui sont à la charge de l'Hôtel-Dieu « soit parce qu'ils y sont nez et leurs mères mortes... ou qu'ils y ont esté apportez avec leur père ou mère malades qui y sont morts ».

En 1680, déclaration du roi du 23 mars, portant union des biens du Saint-Esprit à ceux de l'Hôpital Général.

Le 20 mai de la même année, les administrateurs mettent la main sur l'hôpital des Enfants-Rouges, dont « la pieuse intention » de fondation n'était plus observée.

En 1690 enfin, on accepte aux Enfants-Trouvés les enfants sains amenés à l'Hôtel-Dieu par leurs parents malades en attendant la guérison de ces derniers; « à cause que ces enfans qui sont mis dans les salles et même dans les lits ou il y a des enfans malades y respirent le mauvais air qui les rend aussy malades et quelquefois les fait mourir » (1). L'Hôpital Général groupait ainsi toutes les œuvres de protection de l'enfance.

Il fallut organiser l'hospitalisation : ce fut l'œuvre des administrateurs.

Il y avait parmi les mendiants enfermés, un certain nombre de femmes, les unes « grosses dans l'état de mariage ou dans le désordre » et qui attendaient le huitième mois de leur gestation pour être admises à l'Hôtel-Dieu, les autres « nourrices de leurs enfans ou de ceux des autres ». Toutes furent d'abord reçues à la maison de Scipion ou de Sainte-Marthe. Les enfants y demeuraient avec leur mère jusqu'à l'époque du sevrage. Mais bien-

(1) A. P. Fonds de l'Hôtel-Dieu. Délib. du 16 septembre 1690.

tôt les femmes furent retirées de la maison de Scipion et envoyées à la Salpêtrière, car la description de 1676 (1) montre « qu'il y a encore en cette maison... une cour séparée en laquelle il n'entre que les personnes nécessaires au service ou sont logées, nourries, instruites et catéchisées les filles, femmes grosses et les nourrices avec leurs enfans, afin qu'estant receues dans cette retraite assurée et secrette, la crainte de la nécessité ou d'être déshonorées ne les porte plus dans le désespoir et dans des résolutions effroyables de perdre leur fruit, dont il n'y a eu que trop d'exemples par le passé ». Elles y étaient réparties en deux salles : le dortoir de l'Ange gardien pour les femmes grosses, Sainte-Monique pour les nourrices avec leurs enfans.

Les orphelins et les abandonnés en bas âge étaient confiés aux sœurs de Charité, qui, sous la direction des administrateurs, continuaient à faire vivre l'œuvre de la Couche. Lors du retour des nourrices, on les envoyait tout d'abord à la maison des Dames de Charité au faubourg Saint-Antoine. Plus tard, ils furent envoyés avec tous les enfans sevrés de l'Hôpital Général à la « maison de Saint-Denys, dite la Salpêtrière, laquelle comme elle est la plus grande de l'hospital, est destinée pour y enfermer les petits enfans, sous des gouvernantes qui ont le soin de les nettoyer, habiller et coucher jusques à quatre ans ». On y envoyait aussi les enfans « sevrés et au dessus d'un an » que l'on déposait souvent aux Enfants-Trouvés : « Les enfans exposés âgés de plus d'un an estant

(1) Estat de l'Hôpital Général de Paris, 1676. B. N. ms. fr. 21804.

apparemment légitimes ne seront pas si volontiers exposés quand les pères et mères sauront que leurs enfans seront envoyés à la maison de la Salpêtrière », nous apprend une délibération du Bureau de l'Hôtel-Dieu (1). Après quatre ans, les garçons étaient envoyés à la petite Pitié, et les filles à Notre-Dame de la Pitié, où on les instruisait.

Comme par le passé, le placement des enfans chez des nourrices à la campagne, bien qu'étant la solution qui se fut montrée la meilleure, continuait à amener de nombreuses difficultés dont on trouve les échos dans les délibérations du bureau (2); nombre des nourrices insuffisant, malhonnêteté des « meneurs et meneuses », insuffisance de surveillance, mortalité des enfans pendant les voyages telle qu'en 1688 on dut décider « qu'aucun enfant ne serait rapporté pendant les mois de décembre, janvier et février à cause de la rigueur de la saison ». On dut avoir quelques nourrices à demeure aux Enfants Trouvés pour permettre d'attendre l'arrivée des nourrices de province; le nombre en fut variable, suivant le nombre d'enfants : si en 1674 il y en avait deux, il y en eut temporairement douze en 1682; elles étaient quatre en 1687. Mais trop souvent les enfans souffraient du nombre insuffisant de nourrices (3). Une fois encore on voulut tenter l'allaitement artificiel. Mais « les directeurs de l'Hospital Général n'osèrent mettre en pratique

(1) Del. du 22 février 1675.

(2) Voy. Lallemand, Bibl.

(3) Extrait des dépenses, années 1689-1690 : « pour 24 biscuits de chacun un solz pour mettre à la main des enfans lorsqu'il n'y avoit pas de nourrice, 1 l. 4 s. ».

ce qui leur avoit esté proposé là dessus, sans consulter auparavant le Parlement, qui, par son arrest du 19 aout 1679, ordonna qu'ils communiqueroient la proposition au doyen de la Faculté de Médecine, à Moreau et Andri, médecins de l'hostel dieu, à Thévert et Finot, médecins de l'hospital général, à Rainsant, Turbier et Bienaise, médecins et chirurgiens du Parlement, et à deux jurées matrones de la ville pour avoir leur avis. Il ne fut pas favorable au projet... » (1). Un mémoire de 1680 (2) concluait sur le même sujet : « Chacunes desdites femmes ne pourroit avoir le soin tout au plus que de six enfans, qui estant présentement au nombre d'onze cens, il faudroit deux cens femmes auxquelles il faudra de bonne nourriture et de bons gages, des chambres à feu, etc... A quoy on ne peut pourvoir qu'à grands frais. Et avec tout cela jamais les enfans ne seront si bien élevez qu'ils le sont par les nourrices; car chaque animal veut estre élevé selon sa nature et par les mesmes moyens qui luy ont donné l'estre, autrement il languit ».

Cependant, contrairement à ce que disent Félibien et Lobineau, l'essai fut tenté, et de deux manières : d'une part, on envoya quelques enfans à la maison du faubourg Saint-Antoine sur la demande des dames de charité; elles espéraient « qu'avec un certain nombre de vaches et de chèvres que l'on avoit dans cette maison et le soin que les sœurs prendroient de préparer pour les enfans le lait qu'on leur donneroit dans une qualité

(1) Félibien et Lobineau. T. II, p. 1511.

(2) « Copie du mémoire qui a esté présenté aux messieurs du Bureau par l'ordre de M. Jolly, le 4 juillet 1680 ». Archives de la Mission.

approchant de celui des nourrices, on pourroit eslever et soutenir ces enfans jusqu'à ce qu'on pût les envoyer à la campagne » (1). D'autre part, M. Pinette était prié « de faire nourrir les enfans de la manière qu'il a esté informé qu'on les nourrit sans nourrice en Angleterre et en Allemagne, mesme à Paris ». Il trouva une femme qui devait « nourrir les enfans avec de l'eau de froment et de la bouillie » (2). Il la fit loger à la Pitié et l'on décida de lui envoyer « les premiers enfans exposez qui seront apportez... au nombre de dix ». Mais l'expérience ne fut tout d'abord tentée que sur « les enfans infectés de mal vénérien pour empescher qu'ils ne gastent les nourrices... « Nous ne savons de ces diverses tentatives, qu'elles n'eurent pas « le succès que l'on espéroit ».

Quant aux soins donnés aux enfans, les règlements qui les indiquent semblent copiés sur le règlement primitif de l'hôpital du Saint-Esprit (3). Leur intérêt réside cependant dans les tentatives d'isolement qui s'y manifestent. Primitivement, en effet, on devait porter les enfans malades à l'Hôtel-Dieu; nous avons vu qu'ils y mouraient en grand nombre. Aussi les administrateurs de l'Hôpital Général décidèrent-ils de créer chez eux des infirmeries (4). C'est ainsi que, aux Enfants-Trouvés, les nourrissons malades doivent être mis, lisons-nous, « dans un appartement séparé ou on donnera de bons ordres pour leur faire donner tous les secours nécessaires ». Et

(1) « Réflexions sur la maison du faubourg Saint-Antoine des Enfants Trouvés », B. N. ms. fr. 16750.

(2) Délib. du 24 juin et du 4 juillet 1680.

(3) Voir Preuves II et III.

(4) Délib. du bureau de l'Hôtel-Dieu, 26 février 1672.

en 1673 (1) Madame la Garde des Sceaux propose le nommé Gomont, docteur en médecine de Montpellier, « pour servir les enfans de sa profession gratuitement ». On tenta surtout de réaliser l'isolement des contagieux, et plus particulièrement des malades « de petite vérole » et des « gastez ».

Pour les premiers, la sœur servante des Enfants-Trouvés devait faire préparer « deux chambres, l'une pour mettre les enfans soupçonnés de ce mal et les disposer pour les remèdes nécessaires, l'autre pour les y porter dès aussitôt qu'il commencera aparoitre... » et elle devait veiller « que ceux qui se portent bien n'aient aucune communication avec les malades ny si faire se peut avec les sœurs qui les pensent ». En 1683, pour arrêter la marche d'une épidémie de petite vérole, on décide « que toute la maison sera aérée avec du soufre » (2). A partir de 1686 les enfans atteints de cette maladie furent portés aux Enfants-Rouges où on leur réservait « une étuve et un petit bastiment » (3). Nous avons vu que l'essai d'allaitement artificiel pratiqué sur les enfans « infectés de mal vénérien » n'avait pas réussi. Ce n'est qu'à partir de 1680 que les administrateurs semblent s'être aperçus du danger qu'ils faisaient courir aux nourrices; en effet, en 1674, les enfans « malades du mal de la grosse vérole » devaient être « baillés en nourrice ou pension dans Paris, à raison de cent sols par mois » (4).

(1) Délib. du bureau des Enfants Trouvés, du 10 mai 1673.

(2) Délib. du bureau des Enfants Trouvés, 19 septembre 1683.

(3) Délib. du bureau des Enfants Trouvés, 26 mars 1686.

(4) Délib. du bureau des Enfants Trouvés, 21 septembre 1674.

En 1681, on décida de ne plus donner « aucun enfant aux nourrices qu'il n'ait été visité par le chirurgien qui sera à ce commis ». Aussi, bien que de temps à autre une délibération nous apprenne qu'une nourrice a été « gastée par un enfant » (1), devons-nous penser que depuis cette époque on se contenta, pour eux, de l'allaitement artificiel. Quoiqu'il en soit, on les isola tout d'abord dans une maison située rue de Venise (2), puis aux Enfants-Rouges (3), enfin à la Salpêtrière et à Bicêtre (4).

Malgré toutes ces tentatives, la mortalité resta très élevée; quelques exemples le prouvent éloquemment. C'est ainsi qu'en 1690, sur 1.343 enfants de moins d'un an admis à l'œuvre, il en mourait 629 dans la première année d'âge. La mortalité était surtout effroyable à la maison de la Couche : en 1670, sur 423 enfants recueillis, 302 sont mis en nourrice, « et des 121 restans en est mors 118 à la maison ». Pour l'expliquer, en plus de la mauvaise alimentation, il faut se rendre compte de l'hygiène déplorable qui y régnait; aussi en 1706, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, visitant la Couche, pourra dire « qu'il a trouvé bien peu de jour, qu'il a ressenti beaucoup de mauvaises odeurs, qu'il a vu dans la chambre des nourrices quatre lits dans un petit espace pour recevoir quelquefois trente et quarante enfants qui

(1) Délib. du bureau des Enfants Trouvés, 3 août 1681 et 27 mai 1687.

(2) Délib. du bureau des Enfants Trouvés, 21 décembre 1681.

(3) Délib. du bureau des Enfants Trouvés, 1^{er} avril et 22 avril 1687.

(4) Délib. du bureau des Enfants Trouvés, 30 janvier 1688.

sont les uns sur les autres et dans un état digne de compassion ». Mais la mortalité était presque aussi élevée chez les nourrices : en 1698, sur 1.424 nourrissons, il en meurt 408 à la Couche et 705 en nourrice; en 1699, sur 1.618, 910 meurent à la Couche, 489 en nourrice. Il faut donc conclure que leurs soins laissaient bien à désirer.

Quant aux enfants soignés avec leur mère à la Salpêtrière, nous avons peu de renseignements sur eux, si ce n'est qu'un document nous montre qu'en 1622 il y avait à la maison de Scipion 60 femmes sans enfants, 46 femmes grosses, 194 nourricés avec leurs enfants et 188 enfants un peu plus âgés; de ces 682 personnes, en quatre mois, 263 étaient portées malades à l'Hôtel-Dieu et 163 mouraient à Sainte-Marthe avant qu'on ait pu les transporter (1). C'est l'accumulation d'individus qu'il faut sans doute incriminer ici; et lorsque nous voyons qu'en 1690 on n'hésitait pas à entasser 125 nourrices avec leurs enfants dans le seul dortoir Sainte-Monique, il est permis de penser que la mortalité y devait être encore considérable.

(1) B. N. ms. fr. 21804.

Conclusions

I. — L'histoire de l'assistance aux enfants aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles est dominée par celle de l'hôpital du Saint-Esprit, sur le modèle duquel toutes les institutions ultérieures se sont développées.

II. — A la fin du ^{xvii}^e siècle les diverses catégories d'enfants assistés étaient enfin dotées d'œuvres, réunies ou centralisées à l'hôpital général.

III. — Malgré quelques essais, l'isolement des enfants malades restait à organiser complètement, surtout dans les hôpitaux; en particulier on avait mis près de deux siècles à chasser de l'Hôtel-Dieu les enfants sains, ainsi que le demandaient les religieuses qui les soignaient au début du ^{xvi}^e siècle; mais il semble bien que seuls les événements de cette période troublée de notre histoire aient été la cause du retard apporté au développement plus rapide des œuvres.

IV. — Dans les asiles, la situation était telle que Buffon la pouvait dépeindre quelque cinquante ans plus tard, dans son *Histoire Naturelle de l'Homme* : « L'usage où l'on est de rassembler un grand nombre d'enfants dans un même lieu... est extrêmement contraire au principal

objet qu'on doit se proposer qui est de les conserver : la plupart de ces enfants périssent par une espèce de scorbut ou par d'autres maladies qui leur sont communes à tous. »

V. — L'allaitement mercenaire et le placement familial n'arrivaient pas à faire décroître la mortalité : c'est que les lois d'hygiène semblaient être entièrement méconnues de la masse du peuple, d'une part, et que, d'autre part, si les œuvres d'assistance avaient pu se développer grâce à la charité privée, les sciences médicales devaient faire encore de nombreux progrès.

VI. — Quelle que soit l'importance de l'œuvre qui restait à accomplir à la fin du xvii^e siècle, peut-être convient-il cependant que nous rendions hommage au zèle et à la persévérance de tous ceux qui, administrateurs, philanthropes, religieuses, se sont dévoués à la sauvegarde des enfants du premier âge, et malgré les erreurs inévitables aux précurseurs, ont permis par leur travail le développement des grandes œuvres modernes d'assistance.

Vu, le Doyen,

ROGER.

Vu, le Président,

MARFAN.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

APPELL.

Preuves

I

ENQUÊTE FAITE PAR PIERRE CARREL EN 1531

DÉPOSITION DE LA PRIEURE DE L'HOTEL-DIEU

A. P. Fonds des Enfants Rouges.

« Sœur Hélène la Petite, prieure dudict Hostel Dieu, âgée de soixante six ans ou environ, comme elle dict, jurée oye, et examinée par moy Pierre Carrel, examinateur dessus nommé, présent nostre dict adjoinct en une salle de l'hostel du Bureau dudict Hostel Dieu, faisant le coinçg de la rue Saint Pierre aux Bœufs devant le parvys Nostre Dame, le vendredi vingt huitième jour de juillet mil cinq cens trente et ung, Sur le contenu des faiz ou mémoires desdicts de l'Hostel Dieu contenant unze articles, deppose, après serment par elle faict de dire la vérité, Que dès cinquante ans, ou environ elle receut l'habit et fait profession audict Hostel Dieu pour servir les pauvres malades à l'honneur de Dieu nostre Créateur et faire le salut de son âme, durant lequel temps elle a eu charge et exerce toutes les offices de ladicte maison et hospital ordonnez d'anciennette aux Religieuses dudict

lieu, tant petite lavandière que grande lavandière, pouillère qui est celle qui serre les robes, apothicaresse, chevetaïne qui est l'office d'avoir la domination du service et traictement des pauvres que autres charges et offices dudit lieu, au moyen de quoy elle a sceu et scet pour l'avoir veu et expérimenté que durant son temps y a eu grant multitude de pauvres jeunes enfans têtans la mamelle qui ont esté apportez et exposez audit hospital et maison Dieu en trois diverses manières. C'est assavoir les ungs quant et quant leurs mères ou eux malades, les autres dont les mères gesenoient et accouchoient en icelluy hospital et y déceddoient ou après quelles estoient délivrées de leurs enfans et pour la pauvreté de leurs personnes desnuees de biens temporels, en déloissoient audit Hostel Dieu, et les autres enfans estoient bien souvent et quasi de moys en moys ou de septmaine en septmaine exposez et délaissent sur le degrez des deux grandes portes ou entrées d'icelluy Hostel Dieu, tant du coté de devers le parvys Notre Dame ou Eglise de Paris que de l'autre costé de vers le Petit Pont en pauvre et piteux estat aucune fois gisans sur une petite poignée de feurre et souventesfois sur la dure desdictz desgrez, lesquels petiz enfans lon trouvoit à portes ouvranes dudict Hostel Dieu, sur iceulx desgrez en grant danger destre devorez de pourceaulx ou autre bestail. Et pour la pitié charité et compassion que lesdictz de l'Hostel Dieu en avoient et ont de jour en jour, recepvoient et recepvent iceulx enfans et les recueilloient et recueillent, faisoient et font penser et traicter et alimenter par les officiers et servantes dudict Hostel Dieu et les aucuns baptiser quant ils

n'avoient escripteaulx destre baptisez. Et dict que par auculnes années elle ny a point veu plus de soixante ou soixante dix petitz enffans tant de mamelle que d'autre petit aage entrans ou exposez par leurs père et mère par les trois sortes ou manières dessus dictes, sinon que neuf ou dix ans a, qui fut l'année de la grande peste, elle y en veid de six à sept vingtz. Et dict que au moyen de ce quil y a faulte et indigence de nourrices audict Hostel Dieu et quil nen y a que une seule ordonnée de tout temps pōur subvenir à donner à teter ou allaiter les petitz enffans dont les mères sont grièvement malades et tellement quelz ne peuvent substantier ne donner la mamelle à leurs enffans elle en a veu advenir plusieurs inconveniens de mort auxdicts petitzs enffans qui meurent à faulte de nourriture de mamelle. Et ne peuvent ladicte depposant ni aultre Religieuse dudit hospital y pourvoir ne donner ordre à leurdictte nourriture sinon que leur donner du laict de vache ou de chèvre ainsi quelz en peuvent avoir en ung biberon destain ou de terre encornette ou enveloppe de quelque petit drappeau que lesditz petitz enffans sussent par le bout dudict biberon qui n'est pas nourriture ni substantiation pour eslever un jeune enfant comme seroit et est la mamelle de la mère ou dune autre nourrice. Dict aussi que au moyen des empeschemens services et pansements quil leur convient faire dheure à autre aux pauvres anciens grièvement malades à lenfour de leurs personnes tant de leur boire manger comme de chauffer et lever pour la purgation de nature, elles y sont si empeschées quelz ne peuvent secourir bonnement comme elz voudroient bien faire aux-

dictsz petitz enffans, à les nectoyer, lever, chauffer, couvrir et pencer comme elz le désireroient puisque comme dit est ils sont despourvuz de nourrice de mamelle sinon que de fois à autre il y survient aucunes femmes de ville ou villaaiges dont leurs enffans sont mors qui se viennent faire teter par lesdicts petitz enffans dudict Hostel Dieu pour garder leurs mamelles et estre nourrisses d'aultry, qui nest pas chose ordinaire mais cas d'aventure. Plus a dict quelle scet de vray pour l'avoir veu que au moyen du grant apport ou multitude de malades qui abordent ou sont apportez incessamment de jour en jour et d'heure à autre audict Hostel Dieu frappez de diverses maladies contagieuses tant de peste, fièvres chaudes, que autres maladies, ils ne savent ou retirer mectre ou coucher les petitz enffans sinon au parmy des autres malades, aucunesfois dix ou douze en ung lict tant aux pieds que au chevet selon la largeur et estandue dicelluy lict, lesquels a faulte de nourrisses comme il est requis nécessairement ne font souvent que crier, braire ou plorer, qui est une merveilleuse vexation et tourment aux autres pauvres et paciens et malades qui désirent repos pour parvenir à convalescence et garison de leurs infirmitéz. Et ne peuvent lesdictz petitz enffans dire ne exposer leurs maladies au moyen que les aucuns ne peuvent encore parler et les autres sont encore en fort bas aage. Et pareillement quelle a vu souventesfois bailler la mamelle par aucunes femmes qui avoient gésiné et enfanté leurs enffans audict hospital et deceddez en icelluy à plusieurs autres enffans dudict hospital qui navoient père ni mère lesquels au moyen du laict corrompu dennuy tristesse ou mélanco-

lie quelz avoient de la mort de leurs enfans ne prouffitoit pas aux enfans qui les tétoient mais leur causoit led. laict ou têtément corruption et maladies en sorte quelle en a veu souvent advenir plusieurs enfans deceddes. Et **dict que à l'occasion des necessitez souffretez ou indigences** desdictz petitz enfans tant de mamelle qu'autres jeunes enfans que leurs père et mères apportent ou amènent avecques eulx et qui en brief de temps comme de huict ou quinze jours preugnent le gros aer et infection de diverses maladies dudict Hostel Dieu, qui sont apportez ou abordent par les trois manières dessus dictes, elle en a veu et veoit de jours en jours grande mortalité dont aucunement ne scet exprimer le nombre sinon quelle dict quilz se montent aucunesfois plus ou moins comme de 50 à 60 par an par communes années ou lune année portant l'autre. Et le scet ladite depposant par les draps ou linge quelle baille pour les ensevelir. Mais dict que si lesdits petiz enfans de mamelle estoient pansez et nourriz par des nourrisses particulières comme sont autres petiz enfans de la ville jusques en l'aage de deux ans ou environ en autre lieu qui ne feust en si gros aer infecte et corrompu de diverses maladies comme est ledict Hostel Dieu, s'en saulveroit et echapperoit grant nombre par chacun an qui pourroit estre desdié ou ordonné au service de Dieu et utilité de la chose publique en acquérant science et bonnes mœurs et faisant sermons, prédications à l'édification du peuple de la foi chrétienne, que autres bonnes œuyres et prières particulières tant pour le roy notrè souverain seigneur et son noble sang royal qui auroient esté cause de les prevenir de ces gros

aër et indigence de mamelle et occasion de leur donner ou avoir vie temporelle qui seroit ung des grans biens charitez et œuvre pitéable qu'on scauroit faire comme luy semble. Et sur ce quelle a esté requise de donner son avis sur lordre voye et manière requise de pourveoir à l'inconvénient et mortalité desditz petiz enffans tant de mamelle que autres, a dict quil seroit nécessaire quilz eussent chacun leur nourrisse et estre mis à part et séparez hors dudict Hostel Dieu et gros aër dicelluy lieu qui leur est du tout contraire et de fois à autre si dangereux et infaict que non seulement les petiz enffans de mamelle dudict Hostel Dieu en meurent, mais aussi y meurent de jour en jour grant nombre dautres enffans sevréz et en bas aage. Semblablement y meurent quasi dan en an les enffans de cueur de leur chapelle dicelluy lieu qui sont aagés de neuf, dix ou douze ans et tellement que hier au soir y en eut deux frappez de peste qui sont en grant danger de leurs personnes lesquelles ne peuvent resister en si grant aage, parquoy a plus forte raison sont frappez engloutis ou infectez les enffans qui sont en moindre ou plus petit aagé. Dit oultre en respondant sur ce dernier article quil ne advient pas souvent quil eschappe grant nombre desdictz petiz enffans qui entrent audict lieu sinon que quant il en réchappe aucun il se treuve de fois à autre quelque bon bourgeois de cette ville ou bonhomme de villaige non ayant enffans lesquelles en visitans ledict Hostel Dieu en demandent ung ou une leur estre donnée pour lamour de Dieu pour les nourrir par charité actendu quilz nont aucuns enffans, ce qui leur est libéralement octroyé. Mais se meurent quasi tous les-

dictz enffans à deffault de nourriture gros aer et infection susdictz et de y pourveoir et donner bon ordre et plus nen scet. »

II

MÉMOIRE POUR LES DAMES QUI AURONT LA CHARITÉ DE VISITER LES PAUVRES ENFANS TROUVEZ

A. N. S. 6160.

I. — Il faut savoir que c'est ordinairement la nuit que l'on les expose et qu'on les apporte à cet hôpital, et qu'il faut par conséquent toutes les nuits des personnes sur pied pour les y recevoir et pour leur donner le secours dont ils ont besoin dans ce temps-là.

II. — Parmi le grand nombre d'enfans qu'on y apporte, il y en a de trois sortes : les uns se portent bien; les autres ont des maladies communes comme fiebvres, ou d'autres incommoditez, comme bras ou jambes rompus, blessures à la teste; et enfin il y en a qui ont des maladies et qui doivent par conséquent estre soigneusement séparés des autres.

III. — On doit avoir dans la maison pour la réception et nourriture de tous les enfans, tandis qu'on est obligé de les y garder, un grand nombre de nourrices plus ou moins grand, selon le besoin et le nombre des enfans; et les Dames doivent examiner s'il y en a suffisamment dans la maison et se faire rendre compte de la manière

dont on les traite, à l'égard de ces trois sortes d'enfans qui demandent des secours et des soins tous différens.

IV. — Dès cinq heures du matin, on doit relever les veilleuses. Les sœurs doivent se trouver toutes dans ce temps cy, dans la chambre des enfans en maillots pour les remuer, leur donner à manger; et il seroit à souhaiter que les dames eussent la bonté de commettre quelques personnes de leur part pour y veiller.

V. — Il faut distribuer ces trois sortes d'enfans en différentes classes : ceux qui se portent bien, aux nourrices de la campagne; et les malades, entre les mains des personnes qui sont chargées d'en avoir soin.

VI. — Cela demanderoit que les Dames, conformément aux articles VI et VII de ce dit règlement, eussent la bonté de faire dans cette maison de fréquentes visites, et il seroit à souhaiter qu'elles en fissent tous les jours, surtout dans le commencement; deux, des visites très exactes, à l'égard des enfans qu'on met en nourrice pour les faire visiter fort soigneusement de peur qu'on ne donne à une pauvre femme un enfant gasté qui perdrait et la pauvre nourrice et toute la famille, comme cela n'arrive que trop souvent; deux, à l'égard des nourrices pour les faire visiter et voir si elles se portent bien, et si elles sont en estat de nourrir et si elles ont des attestations de bonne vie et mœurs de leur curé; exactes enfin pour voir si on met bien dans le paquet de l'enfant tout ce qui luy est nécessaire. Et il faudroit encore que cette exactitude s'étendit sur les pauvres malades dont on a desja parlé, n'y allant de rien moins que de leur vie, sy on les

néglige dans ce moment là; et enfin sur tous les autres enfans, tant grands que petits, qui composent les deux maisons de Paris.

VII. — Les Dames pourront régler le temps le plus convenable pour cette visite : le matin, depuis cinq jusqu'à sept et huit heures, on est occupé à les remuer et à leur donner à manger. Entre huit et neuf heures, on les baptise; ordinairement on les rapporte ensuite dans leur chambre, qu'on appelle ordinairement la crèche, et on les distribue à des nourrices; et après midy on fait les paquets et on les donne aux nourrices de la campagne, ordinairement sur les trois heures.

VIII. — Outre les Dames qui seront chargé de faire ces visites, il seroit à souhaiter encore qu'il y en eut une ou deux autres de celles qui ont le plus d'expériences, chargées de signer et arrêter les comptes, et donner les ordres nécessaires pour l'exécution des articles VIII, IX et X de ce dit règlement.

IX. — Il seroit encore à désirer que les Dames de la Compagnie voulussent bien s'associer de bonnes bourgeoises et des femmes dévotes qui prendroient la peine d'aller visiter les enfans dès le matin et exécuter l'article six cy dessus et en rendre compte au Dames qui seront en semaine.

X. — Pour que les Dames ne soient pas surchargées, il y aura un registre où le nom et la demeure des Dames seront écrits; et aux assemblées faites tous les trois mois chaque Dame ou deux ensemble prendront une semaine

pour avoir soin d'exécuter le règlement cy dessus. Et on marquera sur le registre la semaine dont chaque Dame sera chargée; et la sœur de la Couche aura soin d'avertir les Dames la semaine avant celle que chacune aura choisye; et on en fera de mesme pour les bourgeoises et femmes dévotes dont on vient de parler.

XI. — Les Dames qui seront de semaine auront la bonté d'aller pendant leur semaine le mercredi et le samedi, depuis huit heures du matin jusqu'à midy, au bureau, pour conférer avec Messieurs les administrateurs.

XII. — Les Dames sont priées pendant leur semaine de faire des petits mémoires de ce qu'elles auront remarqué de plus considérable pour en faire rapport aux assemblées générales, qui se tiendront tous les trois mois.

XIII. — Les Dames sont averties que les grands Enfans qui deviennent malades dans les deux maisons de Paris seront mis à l'Hôtel-Dieu et les petits qui sont en maillots dans un appartement séparé, où on donnera de bons ordres pour leur faire donner tous les secours nécessaires

III

OFFICE DE LA SŒUR SERVANTE DES ENFANTS TROUVÉS

Archives de la Mission.

1.

2. Elle ne recevra aucun enfant des commissaires et autres officiers, qu'auparavant elle n'ait eu en main le

procès verbal qui en aura été fait, lequel elle serrera avec les autres qu'elle a, en donnera aviz à la supérieure, et dès que l'enfant sera dans l'hôpital, elle le visitera, mettra à part ses petites hardes et même l'écriveau et autres menues choses qu'elle aura trouvées sur luy et en tiendra mémoire pour servir de marques en un besoin pour le reconnoître, lui fera donner du laict ou autre chose selon l'âge et la nécessité qu'elle jugera en avoir, et sans délai, le fera baptiser sous condition, quoy qu'il y eut un écriveau qui marquât l'avoir déjà été, écrira sur le dos dudit procès son nom de baptême et le surnom qu'elle luy donnera, avec le jour, l'an et l'âge qui est marqué dans ledit procès et si besoin est, quelques autres circonstances. Et quand elle verra qu'il sera en l'état qu'il faut, elle le baillera à une nourrice pour l'allaiter et élever s'il n'est déjà sevré; auquel cas elle le mettra avec les autres de cette qualité.

3. Et s'il arrivat qu'on apporta en peu de jours quantité d'enfans à la mamelle et qu'on ne peut avoir des nourrices suffisamment pour les allaiter, elle aura soin de les faire nourrir avec du laict de vaché par des sœurs qu'elle y a destinées, et y contribuera elle-même en tout ce qu'elle pourra et cependant elle scaura de la supérieure s'il n'en faut pas donner quelqu'uns à nourrir aux champs ou à la ville et suivra l'ordre qui luy sera donné là dessus.

4. Elle aura un grand soin de bien choisir les nourrices qu'elle leur donnera et pour quelque considération que ce soit, n'en recevra aucunes qui n'ait les qualitez

requisies et que la supérieure ne l'ait approuvée surtout si c'est pour luy bailler un enfant à nourrir hors de l'hôpital.

5.....

6. Elles leur représentera fortement avec quel soin et charité elles doivent servir ces petits innocents et particulièrement ne les jamais frapper ny maudire, ny les mettre coucher auprès d'elles la nuit, s'ils n'ont quinze mois, ny les allaicter pendant qu'elles sont en colère.

7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.....

14. Elle tiendra la main à ce qu'on ne laisse jamais aucun enfant malade dans la chambre où sont ceux qui sont en santé; mais les fera mettre dans une autre qui ne serve qu'à cela et recommandera soigneusement à la sœur destinée pour servir les enfans malades de bien faire son devoir envers eux.

15. Quand il y aura la petite vérole à l'hôpital, elle aura soin de préparer deux chambres, l'une pour mettre les enfans soupçonnés de ce mal et les disposer pour les remèdes nécessaires, l'autre pour les y porter dès aussitôt qu'il commencera aparoitre et donnera ordre que ceux qui se portent bien, n'ayent aucune communication avec les malades, ny si faire se peut avec les sœurs qui les pensent.

16, 17, 18, 19, 20.....

Abréviations

- A. P. — Archives de l'Assistance Publique.
A. N. — Archives Nationales.
B. A. — Bibilothèque de l'Arsenal.
B. N. — Bibliothèque Nationale.

Bibliographie

- ABELLY. — La vie de Saint-Vincent-de-Paul, Paris 1664.
- ALLETZ. — Tableau de l'humanité et de la bienfaisance ou précis historique des charités qui se font dans Paris, Paris, 1769.
- AUVARD ET PINGAT. — Hygiène infantile ancienne et moderne, Paris 1889.
- BERTHELÉ. — L'hospitalité de nuit à Paris, du xiv^e au xv^e siècle, Paris 1883.
- BEON. — Contribution à l'étude de la Crèche. — Thèse, Paris 1918.
- BOUCHER. — La Salpêtrière, son histoire. — Thèse, Paris 1883.
- BOULAN. — Quelques mots sur l'histoire de l'allaitement. — Thèse, Paris 1911.
- BRIÈLE. — Documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris, Paris 1881-1885.
- Inventaire des archives de l'assistance publique, Paris 1869-1870.
- BRUNEAU. — Les progrès de l'hospitalisation dans les hôpitaux d'enfants. — Thèse, Paris 1908.
- BRUNET. — La charité paroissiale à Paris au xvii^e siècle. — Thèse, Paris 1906.
- CARRIER (H.). — Les origines de la Maternité de Paris, Paris 1888.
- CHANTELAUZE. — Saint-Vincent-de-Paul et les Gondi, Paris 1882.
- CHEVALIER. — Hôtel-Dieu de Paris et les sœurs augustines, Paris 1901.

- CORNU. — A l'hôpital il y a deux siècles. L'Hôtel-Dieu. —
Thèse, Paris 1897.
- CORROZET (Gilles). — Les antiquitez, chroniques et singularitez
de Paris, Paris 1586.
- COSTE. — Saint-Vincent-de-Paul et les Dames de la Charité,
Paris 1917.
- Saint-Vincent-de-Paul. Correspondance. Entretiens.
Documents, Paris 1920-1924.
- COYECQUE. — L'Hôtel-Dieu de Paris au Moyen Age, Paris 1889-
1891.
- CULLERIER. — Notes historiques sur les hôpitaux vénériens.
Paris an XI.
- DESENNE. — Essai sur l'établissement des hôpitaux, Paris 1787.
- DU BREUL. — Théâtre des antiquitez de Paris, Paris 1639.
- FAGNIEZ. — L'assistance et la charité féminine dans la première
moitié du xvii^e siècle, in *Revue des questions histori-*
ques, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre 1924.
- FAILLON. — Vie de M. Olier, Paris, 1841.
- FÉILLET. — L'assistance publique à Paris, Paris 1888.
- La misère au temps de la Fronde et Saint-Vincent-de-
Paul, Paris 1862.
- FELIBIEN (Dom Michel) et LOBINEAU (Dom). — Histoire de la
Ville de Paris, Paris 1725.
- FOSSEYEUX. — L'assistance parisienne au milieu du xvi^e siècle,
Paris 1916.
- L'Hôtel-Dieu de Paris au xvii^e et au xviii^e siècle, Pa-
ris 1912.
- GOYAU. — Les Dames de Charité de Monsieur Vincent, Paris,
1918.
- GUILLIER. — Histoire de l'hôpital N.-D. de Pitié.
- HUSSON. — Etude sur les hôpitaux, Paris 1862.
- HEUCQUEVILLE (D'). — L'élevage en commun des nourrissons,
Paris 1922.
- LALLEMAND. — Histoire des enfants abandonnés, Paris 1885.
- JOILLAT. — Recherches critiques, historiques et topographiques
sur la Ville de Paris, Paris 1772.

- LEBEUF. — Histoire de la ville et du diocèse de Paris, Paris 1754.
- MALINGRE. — Les antiquitez de la Ville de Paris, Rouen 1640.
- PIGNOT. — L'hôpital du Midi et ses origines. — Thèse, Paris 1885.
- PIGANIOL DE LA FORCE. — Recueil des Edits... concernant l'hôpital général, les enfants trouvés, le saint Esprit et les autres maisons y unies, Paris 1746.
- REMACLE. — Des hospices d'enfants trouvés en Europe, Paris 1838.
- J. RENAULT ET SIGURET. — Considérations sur l'hospitalisation des enfants malades de Paris, in *Bulletin Médical*, Paris 1908.
- RICHARD. — Histoire de l'hôpital de Bicêtre. — Thèse, Paris 1884.
- RONDONNEAU DE LA MOTTE. — Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Paris, Paris 1787.
- ROUBAUD. — Des hôpitaux de Paris au point de vue de leur origine et de leur utilité, Paris 1873.
- SAUVAL. — Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris, Paris 1724.
- SIGURET. — Histoire de l'hospitalisation des enfants malades de Paris. — Thèse, Paris 1907.
-

MR. COMPTON PERRELL, LONDON.

